

Adolphe Hunziker

SOUVIENS-TOI...

La Bible et les trois « Réveils » à Genève

Table des matières

Préface	3
La Réforme	5
La Bible, seule autorité suprême, seul instrument de réforme	6
Vers « l'endormissement »	12
L'Angleterre, terre de « Réveils »	13
Le « Deuxième Réveil »	24
Le « Troisième Réveil »	29
Et maintenant ?	38

Préface

Aux membres anciens et nouveaux de l'E.E.R.

Genève, novembre 1984

Les lignes qui suivent ont été écrites, à la demande du Conseil de l'Eglise Evangélique de Réveil, de Genève, entre le 15 novembre et le 15 décembre 1984. Cela pour marquer, en 1985, le 50^e anniversaire de notre témoignage communautaire. Nous espérons que ce rapide travail contribuera à donner une réponse à la question que se posent parfois ceux du dedans comme ceux du dehors, à savoir : « Qui sommes-nous ? » ou encore « D'où venons-nous ? ».

Il est vrai que l'on ne sait guère où l'on va quand on ne sait pas d'où l'on vient. D'une façon générale, le peuple de l'Evangile n'a que des lambeaux de mémoire sur son histoire, même proche. Dans les pages de notre opuscule, nous tenterons donc d'obéir, certes très imparfaitement, à l'utile injonction biblique : « Souviens-toi de tout le chemin que l'Eternel, ton Dieu t'a fait faire... » (Deutéronome 8 :2).

Bien sûr, cinquante ans de cheminement dans une même ville, c'est fort peu de chose, en vérité, quand on se souvient du déroulement des multiples étapes de l'Evangile dans notre cité. C'est pourquoi nous aurons à nous « souvenir d'abord » de ceux et celles qui nous ont précédés dans les joies, mais aussi dans les combats, pour l'Evangile en notre ville, et ailleurs aussi. Car, ainsi que nous le verrons, bien des épopées « étrangères » ont, indirectement ou directement, influencé la longue histoire ecclésiastique genevoise. Nous tenterons cette esquisse, très incomplète, non pas en historien minutieux, historien que nous ne sommes d'aucune façon, mais en témoin reconnaissant. Les spécialistes voudront bien excuser les inévitables lacunes de notre hâtif survol. Nous le leur demandons avec déférence. Qu'on veuille bien aussi pardonner l'absence de citations répertoriées, afin de ne pas alourdir ce texte. La liste des ouvrages et documents consultés ou cités figure en fin d'opuscule.

GENEVE ! D'où vient et que signifie ce nom universellement connu ? Il découle, tout comme le nom ligurien de Gênes, de la contraction de deux mots : « gen », qui veut dire « sortie », et « ava », c'est-à-dire « eaux ». Genève est donc la ville « à la sortie des eaux » du Léman.

Après n'avoir été qu'un « hameau sur une colline », elle fut fondée par les Allobroges comme lieu retranché. César y arrive en l'an 58 avant Jésus-Christ. Durant la période romaine, Genève est aussi un port lacustre, installé à la Fusterie, d'où toutes sortes de produits, en provenance du Midi, de l'Espagne et même de la Grèce, sont acheminés vers « la province de l'Helvétie ». Mais oui, « la marine genevoise » a existé bien avant les actuelles « Mouettes » !

De par sa position, au carrefour des voies conduisant vers les Allemagnes et vers l'Italie, Genève, qui n'est alors qu'une bourgade-relais, est cependant déjà un lieu « prédestiné » de convergences internationales...

C'est sous le règne de l'empereur romain Théodore (379-395) que le christianisme fut ici promulgué par lui « religion d'Etat », succédant ainsi aux cultes païens dont les autels s'élevaient sur la colline.

Au temps de la Réforme, Genève est toujours enserrée à l'intérieur de ses murailles. Plainpalais est un champ humide parsemé de roseaux et de buissons. Longemalle, un port actif protégé par la forteresse de l'Île. Les Pâquis sont des prairies, des « pâquages » où paissent les troupeaux, d'où son nom. Cornavin est un vignoble, propriété du prince-évêque, vigne connue sous l'appellation de « la Corne à vin ». Les Eaux-Vives ne comptent, sur la grève bordant ses prairies, que quelques baraques de pêcheurs et un ou deux débarcadères.

Toutefois, Genève, au prix d'alliances, de luttes et de beaucoup d'or, a su conquérir un certain nombre de « franchises » et une organisation « communale » lui garantissant quelques libertés. Mais ces dernières sont étroitement « surveillées » par les princes-évêques de Savoie, car Genève est encore une ville « épiscopale ». Une ville relativement riche de par son commerce international. Riche, mais légère et mondaine. Les fêtes, les tavernes et les « filles » y attirent de nombreux amateurs.

C'est le temps où les hauts dignitaires de « l'Eglise hélas déformée » sont bien davantage des seigneurs temporels que des directeurs spirituels. Ils représentent un vaste empire dictatorial et idéologique, dont la capitale est la Rome papale d'alors.

La Réforme

Les ferments de liberté, puis de libération qui animent les Genevois vont probablement préparer le terrain propice à la Réforme qui marquera notre cité. Mais la Réforme est surtout le réveil de la présence et de l'autorité suprême de LA BIBLE, Parole de Dieu, Parole de Dieu devant laquelle les traditions parasites doivent s'incliner et disparaître.

Cependant, pour apprécier le lent cheminement de cette libération, il faut se « souvenir » que « la lecture de la Bible fut interdite », de façon réitérée, par certains papes pourtant déclarés « infaillibles », de même que par plusieurs Conciles. Le pape Innocent III interdit en 1190 la lecture des Saintes Ecritures en français. Pour cela, il tire un argument de l'interdiction faite aux Israélites, dans le Sinaï, de toucher à la montagne de la révélation de la Loi. Et il déclare qu' « il est sagement décrété par la loi divine que toute bête qui toucherait à la montagne sainte devrait être lapidée ». Cette suggestion audacieuse fut cependant prise à la lettre plus d'une fois, si ce n'est par la lapidation, hélas ! Par l'épée et le feu ! En 1229, le Concile de Toulouse promulgue dans sa règle 14 : « Nous prohibons qu'on permette aux laïcs d'avoir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, même en langue vulgaire. On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris, et même aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Saintes Ecritures ». Le pape Pie V, en 1564, défend lui aussi la lecture de la Bible. A l'article 21 du Concile de Trente nous lisons : « Nous confessons que l'Ecriture sainte est imparfaite et lettre morte tant que le souverain pontife ne l'a pas expliquée ». Pie IX, dans le « Syllabus » range les « sociétés bibliques » dans la même catégorie que le socialisme, le communisme et la franc-maçonnerie. « Les pestes de ce genre, dit-il, ont été condamnées souvent et dans les termes les plus sévères ». En effet, le Concile de Trente, déjà dans ses « Regulae indicis », Reg. IV, avait promulgué cet avertissement solennel : « Quiconque osera sans la permission de l'Evêque lire ou posséder la Bible, ne pourra recevoir l'absolution de ses péchés qu'après avoir remis sa Bible à son curé. Les libraires qui, sans avoir cette permission, auront vendu la Bible traduite en langue courante perdront le prix de leurs livres ; ces libraires seront passibles d'autres peines, Les prêtres eux-mêmes ne pourront ni la lire ni l'acheter qu'avec la permission de leurs supérieurs ». Ces quelques citations, parmi bien d'autres, ukases rappelés avec peine, font comprendre à quelle dictature morale et spirituelle ont eu affaire les précurseurs et les jeunes Eglises de la Réforme.

Mais, de la volonté de Dieu, la Bible préparait déjà son chemin. Son chemin de libération d'une tutelle religieuse, certes, mais aussi de la conscience qui rétablit la valeur de l'individu et qui engendra la notion des « Droits et Devoirs de l'homme ». La Bible va devenir le livre des vivants qui veulent vivre selon « le Conseil révélé de Dieu », l'Inventeur béni de la vie, cet admirable et redoutable cadeau pour qui veut s'en occuper sans Son aide.

La Bible, seule autorité suprême, seul instrument de réforme

La Bible, durant des siècles, était écrite à la main et en latin. Ces précieux exemplaires sont, pour la plupart, conservés, mais enfermés dans les couvents. Un des premiers traducteurs, en langue courante, des Saintes Ecritures fut l'Anglais John Wycliffe (1320-1384). Il vécut cent ans avant que Christophe Colomb ne découvrit l'Amérique. A Oxford, où il est professeur, il ose élever sa voix solitaire contre la corruption du clergé et pour un retour à « la Bible, seule autorité en matière de foi et de conduite », doctrine de la « transsubstantiation », adoptée officiellement, en sa forme actuelle, par le Concile de Latran en 1215. Il affirme au contraire que la véritable Eglise du Christ est de nature spirituelle, donc invisible, matériellement inorganisable, et que son Chef suprême est le Christ glorifié, dont le Vicaire désigné est le Saint-Esprit inspirant et éclairant la Parole de Dieu. Pour Wycliffe, seul un retour à la Bible parviendrait à guérir la corruption de l'Eglise et les mœurs dissolues de l'époque. Il faut se souvenir que l'Eglise romaine était alors en plein chaos. Durant soixante-huit ans le siège pontifical avait été transféré de Rome à Avignon (1308-1377). Puis, à partir de 1378, la chrétienté connut le spectacle de deux papes rivaux qui s'anathématisaient mutuellement. Après 1409, l'Eglise « tomba » aux mains de trois papes qui tous trois se disaient les « authentiques successeurs de Saint-Pierre et vicaires de Jésus-Christ ». Pour diffuser la Parole de Dieu, seul instrument de réforme, J. Wycliffe se mit à écrire, à la main, une première traduction de la Bible. Avec l'aide de copistes, on arriva à en rédiger une centaine d'exemplaires. En même temps, Wycliffe forma des lecteurs et prédicateurs itinérants qui, au risque de leur vie, enseignaient la Parole de Dieu dans les villes et les campagnes. L'archevêque de Canterbury décréta alors que tout lecteur d'un écrit de Wycliffe serait jeté en prison. Il fit savoir que « Wycliffe était un être déchu et pestilentiel, le fils d'un serpent, le héraut et le fils de l'Antéchrist ». Même après la mort de Wycliffe, en 1384, les autorités religieuses firent ouvrir sa tombe et brûler ses os.

Plus tard, Tyndale, un autre érudit anglais, poursuit lui aussi la traduction de la Bible. Il en répand les copies manuscrites. Pourchassé, il se cache, puis doit quitter clandestinement l'Angleterre. Mais les sbires de l'Eglise romaine le recherchent partout. Finalement découvert en Belgique, il y est jugé pour hérésie et, en octobre 1536, on emmène Tyndale dans la cour du château de Vilvorde, près de Bruxelles, où il est étranglé et son corps brûlé.

Mais auparavant, sur le continent, Dieu continue d'appeler Ses témoins. L'un d'entre eux, Jean Hus, né à la fin du XVI^e siècle, est un homme remarquable de lucidité et de courage. A vingt-sept ans, il est ordonné prêtre après de brillantes études. Il devient recteur de l'université de Prague. Sa prédication est d'une clarté dangereuse pour le clergé largement corrompu d'alors. Désireux de ramener ses collègues ecclésiastiques à leur ministère spirituel, il déclare, entre autres, que « seule l'Ecriture sainte est l'autorité spirituelle suprême ». Il ose affirmer que le pouvoir de prêtre n'existe que dans la mesure de sa soumission à la Parole de Dieu comme aussi de sa pureté de vie. Il s'élève avec véhémence contre la commercialisation du pardon, connue sous le terme de « vente des indulgences ». On le somme de se taire. Il refuse. Alors on le dégrade, le désacralise et, en 1415, Jean Hus est brûlé vif. L'Italien Savonarole, prédicateur de l'Ordre des dominicains, comme Jean Hus ne songeait nullement à quitter l'Eglise, mais à la réformer de l'intérieur. Il périt lui aussi, à Florence, dans les flammes d'un bûcher, en 1498.

On peut brûler les hommes porteurs de la Parole de Dieu, certes, mais elle demeure, source jaillissante de révélation salvatrice, quand bien même ses prédicateurs succombent.

Bientôt, et ceci malgré les menaces et les sévices, la connaissance de la Parole de Dieu va faire un bond prodigieux grâce surtout à la fidélité courageuse de deux hommes, et aussi grâce à une intervention providentielle.

Esquissons, trop brièvement certes, l'épopée de l'aîné des deux. Il est né en 1483 à Eisleben, en Allemagne. Le 17 juillet 1505, il entre au couvent des Augustins, à Erfurt. Elève brillant, il termine de solides études, fait son noviciat, puis il est consacré prêtre. Nous sommes en face du Révérend Père Martin Luther. Mais ce théologien averti n'est pas heureux. Malgré ses connaissances et l'observation rigoureuse de ses devoirs, malgré les pénitences qu'il inflige, la paix intérieure lui est étrangère. Il n'a pas l'assurance du pardon de ses péchés, en dépit de « l'absolution de ses confesseurs ». Un jour, en lisant l'Épître de Paul aux Romains, il comprend ! Il comprend que c'est dans un acte de foi personnelle en l'œuvre expiatoire du Christ, entièrement accomplie et suffisante, que doit être reçue la justification imméritée du pécheur repentant. Entrant alors résolument, par la foi, dans l'héritage de cette grâce, il se convertit profondément au Christ qu'il reconnaît, non seulement comme « Sauveur unique », mais comme « Son Sauveur personnel ». Après cette expérience spirituelle, il écrit : « Je me sentis comme rené ; il me semblait que j'entrais, à portes ouvertes, dans le Paradis ». Telle fut l'expérience initiale de « la joie du salut » en Martin Luther. Mais que devient-il ?

Il est toujours dans son couvent et ne songe pas le moins du monde à se séparer de sa mère, l'Eglise. En fait, quand, après son expérience spirituelle, il se rend à Rome pour la première fois, il s'écrie en arrivant : « Salut, Rome la sainte ! ». Bientôt, ce qu'il y découvre l'écœure. Le pape Jules II est surtout un homme de guerre au milieu d'une cour de prélats-diplomates souvent paganisants. On y lisait les écrits du philosophe païen Cicéron, certes, mais on s'y gardait bien d'ouvrir la Bible. Déçu, Luther, dès son retour en Allemagne, commence, en sa qualité de docteur en théologie, à rédiger ses commentaires des Psaumes, puis ceux des Epîtres aux Romains et aux Galates.

A Rome, en 1513, le pape Léon X occupe le trône pontifical. La grandiose construction de Saint-Pierre coûte fort cher. Pour trouver de l'argent, on vend de plus en plus des « indulgences », des garanties de pardon divin, que l'on peut ainsi se procurer même en vue de ses péchés futurs... De son côté, un dominicain, le moine Tetzl, pour ne citer que lui, remplit les caisses papales en récoltant ainsi des sous pour « faire sortir les âmes du purgatoire », purgatoire dont l'existence n'avait été officiellement, mais arbitrairement, déclarée qu'au Concile de Florence, en 1439. Ce moine astucieux finit même par vendre, lui aussi, des « licences pour pêcher impunément » ! Luther est révolté. Il s'adresse à son évêque, le priant d'interdire ces pratiques scandaleuses. Ce dernier refuse. C'est alors que Martin Luther, le 31 octobre 1517, affiche contre la porte de l'église du château de Wittenberg ses fameuses « 95 thèses » qui sont un essai d'un courage inouï de réformer, toujours de l'intérieur, une Eglise singulièrement déformée. Mais ses efforts se heurtent à une « résistance ecclésiastique » farouche. Cela d'autant plus que des partisans, et parmi eux des princes, souhaitent eux aussi cet indispensable assainissement de l'Eglise. Martin Luther est alors sommé de comparaître devant la Diète, à Worms. Il y est condamné. On va brûler publiquement ses livres et manuscrits. Cependant, par miracle, Luther échappe à ses persécuteurs et disparaît. Où est-il ? Nul ne le sait. Mais là où il est, il se livre à son œuvre maîtresse : il traduit la Bible en allemand.

Un événement providentiel se produit à la même époque. Un imprimeur, Gutenberg, découvre la typographie (composition par caractères mobiles). Cette invention remplaça l'impression par planches de bois gravées. Dès lors, au lieu d'être copiées à la main, ou ainsi gravées, les bibles, les nouveaux testaments et les nombreux commentaires issus de la

plume de Luther vont se multiplier et se répandre partout. Un de ses adversaires écrit avec dépit : « Le Nouveau Testament traduit par Luther a été tellement répandu que même des tailleurs et des cordonniers, que dis-je, des femmes l'ont étudié avec avidité ». Martin Luther fut excommunié par son Eglise, condamné à être brûlé et placé par l'empereur Charles Quint « au ban de l'Empire ». Il échappe à tous ces périls grâce à Dieu et à de puissants protecteurs. Il s'éteignit en 1546, lors d'un séjour dans sa ville natale, après avoir récité le verset 16 du chapitre 3 de l'Evangile selon l'apôtre Jean. Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Père, je remets mon esprit entre Tes mains. Tu m'as sauvé, Dieu de vérité ! ». Il faut le souligner, c'est le refus de l'Eglise romaine de ce temps-là qui provoqua la naissance séparée de la Réforme luthérienne, engendrée par un retour indispensable à la Bible, à sa révélation définitive du salut par grâce et aux règles de la vie chrétienne et ecclésiastique selon « La Parole de Dieu ».

Ce que nous n'avons pas le loisir de démontrer, c'est l'œuvre du premier traducteur de la Bible, J. Wycliffe, influença celle de Jean Hus, le martyr. Puis, que son exemple et ses écrits influencèrent à leur tour le Dr. Martin Luther. Et qui sait si, indirectement, ces précurseurs fidèles n'ont pas fait germer de graves questions dans un Français qui deviendra célèbre, mais qui, pour l'instant, n'est encore qu'un adolescent...

A qui pensons-nous ? A ce jeune Picard, né le 10 juillet 1509, à Noyon. Son nom ?

Jean CALVIN.

A quatorze ans, il est envoyé à Paris pour y faire ses humanités. C'est l'époque où, à la Sorbonne, on fulminait contre les écrits de Luther qui étaient parvenus jusqu'en France... On traitait « d'anarchistes » ceux que l'on soupçonnait de sympathie pour les thèses de Luther. Ceux-là vivaient à l'ombre de la potence. Malgré cette menace, l'évêque Briçonnet, de Meaux, entreprit d'assainir son diocèse. Il a été impressionné par un savant contestateur qui avait osé affirmer, au nom du Nouveau Testament, que certaines doctrines de la tradition romaine contenaient des erreurs. Dès lors, son idée maîtresse fut celle « d'un retour à la Bible comme règle de la vie et de la pensée chrétiennes ». Des hommes influents, mais aussi du commun, commencèrent à se grouper autour de l'évêque et de son programme de rénovation à l'intérieur de l'Eglise. Parmi eux se trouve un futur traducteur en français du Nouveau Testament, nommé Lefèvre, et aussi, entre autres, un certain Guillaume Farel. Cependant, bientôt, les ouvrages de l'évêque Briçonnet, et plus tard ceux de Lefèvre, sont « condamnés au feu en place publique ». Un historien de cette époque dira : « Il fallait autant se cacher pour traduire la Bible que pour fabriquer de la fausse monnaie ! ». Calvin observe. Il écoute les conversations sur l'Evangile, conversations qui se font à voix basse et en petits cercles d'amis. Un de ses cousins, lui aussi futur traducteur de la Bible d'après les textes hébreux et grecs, Pierre Olivétan, dialogue souvent avec le jeune Calvin. Assoiffé de connaissances, Calvin étudie durant cinq ans à Paris. A dix-neuf ans, son père l'envoie à Orléans pour y faire son droit. Il y ruinera sa santé à force d'étudier. Il fait encore un stage à Bourges où il approfondit ses connaissances en grec. Après la mort de son père, il poursuit son étude de l'hébreu. Son profond désir est de se préparer le mieux possible à la réforme si nécessaire de l'Eglise catholique romaine à laquelle il appartient et qu'il veut servir. En septembre 1533, il est de retour à Paris. Il loge chez un riche marchand qui ose répandre abondamment des Evangiles en français. Traqué, cet homme sera pris et mis à mort. Calvin est bouleversé. Bientôt, on va l'accuser d'avoir collaboré à un manifeste attestant que le salut est donné par pure grâce au pécheur repentant, grâce divine qui découle du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, sacrifice accompli une fois pour toutes. On recherche Jean Calvin. Il s'échappe de justesse par une fenêtre, au moyen des draps de son lit... Pour éviter l'incarcération et le châtement suprême, il fuit loin de Paris. Il trouve d'abord refuge à Chaillot, puis chez un moine favorable aux idées nouvelles. A regret, Calvin se voit contraint d'envisager sa rupture avec Rome. Cela d'autant plus qu'en 1534 Jean Calvin connaît une « illumination intérieure » qui va déboucher sur ce qu'il appela : « Une conversion

soudaine ». Pour échapper au bûcher, Calvin s'exile à Bâle d'où, par ses écrits, il espère « contribuer à la guérison de l'infortuné Royaume de France et à celle de son Eglise infidèle à l'Évangile ». En 1536, après une visite en Italie, il se rend clandestinement à Noyon, en France. La route directe de son retour à Bâle lui paraît trop dangereuse. Il décide de passer plutôt par Genève où il projette de ne s'arrêter qu'une nuit. Or que s'était-il passé à Genève ?

Un jeune et fougueux prédicateur y était déjà arrivé. Lui aussi, comme nous l'avons déjà signalé, avait été, à Paris, parmi les explorateurs de la vérité évangélique qui se groupaient autour de l'évêque Briçonnet. Il avait du reste été frappé par le sérieux avec lequel l'étudiant Jean Calvin écoutait et réussissait à faire la synthèse de ce qui avait été examiné. Ce prédicateur, Guillaume Farel, était à Genève depuis un certain temps. Le terrain y avait été bien préparé par de courageux témoins de l'Évangile, tels Viret et Froment. Et puis, sous la pression des patriotes qui réclamaient leurs libertés, le 14 juillet 1533, un évêque, le prince-évêque Pierre de la Baume, traversa les rues de Genève pour la dernière fois. Son attelage galope vers la Savoie, où Sa Seigneurie Pierre de la Baume va se réfugier. Il fut le dernier évêque résident du diocèse de Genève.

Le dimanche matin 8 août 1535, malgré la défense des magistrats, Guillaume Farel, la Bible en mains, prêche pour la première fois à Saint-Pierre, devant une foule immense. L'après-midi, un groupe d'une vingtaine de jeunes gens entrent dans la cathédrale, brisent les statues, lacent les images devant lesquelles, contrairement à la loi biblique « on s'inclinait en les priant ». Le 10 août, le Conseil vote la suppression de la messe dans la Cité. C'est le début de la Réforme qui ne sera déclarée qu'un an plus tard.

Cependant, la débauche et l'incrédulité brûlent encore de leurs feux libertins dans la Genève turbulente d'alors. Toutefois, le 19 mai de l'année suivante, en 1536, à la surprise de plusieurs, citoyens et bourgeois se réunissent à Saint-Pierre. L'assemblée, après avoir entendu quelques fervents discours, déclare solennellement accepter « la loi évangélique seule règle de foi et de vie ». Dès lors, sur l'écusson de la ville, sur les sceaux et la monnaie, on inscrira la célèbre devise de la Cité : « Post tenebras lux ! ». Après les ténèbres, la lumière !

Ainsi, en ce temps de 1536, la Réforme a été adoptée depuis quelques mois déjà. Le clergé catholique a quitté la ville. Farel semble maître de la place pour y faire triompher le message de la Bible dont on ignore encore tant de choses. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est parfois plus facile de conquérir une forteresse que de la garder. L'opposition des « Libertins » est grande. Et le peuple, lui aussi, veut s'amuser, grossièrement parfois. Guillaume Farel se sent débordé. Mais il est un intercesseur vigoureux. Il prie sans cesse, suppliant Dieu de lui envoyer l'aide nécessaire, pour le salut de la ville, par la puissance de l'Évangile. Il ignore que la réponse est déjà en marche. En effet, un homme a dû se détourner d'un itinéraire prévu et il est descendu dans une hostellerie de la ville, pour une nuit, avant de continuer sa route vers Bâle. C'est Jean Calvin. Quand Farel apprend que Calvin est ainsi arrivé à Genève, il se hâte vers lui et, d'emblée, crie à son ami : « Reste à Genève ! ». Mais Calvin se récuse. Ses études l'attendent à Bâle. Alors Farel s'échauffe et de sa voix tonnante, qui remplissait la cathédrale, il s'écrie : « Au nom du Dieu tout-puissant, tu seras maudit, toi et tes livres, si tu refuses l'œuvre du Seigneur ici ! ». Epouvanté, mais cependant conduit par une volonté qu'il accepte comme « celle de Dieu », Calvin cède.

Professeur des Saintes Ecritures, Jean Calvin, qui ne devait « passer qu'une nuit à Genève », prêcha durant vingt-huit ans dans la cathédrale. Travailleur acharné, ne dormant que quelques heures par nuit, il y écrira ses œuvres monumentales : « L'Institution Chrétienne », « La Confession de Foi » et d'innombrables traités, lettres et traductions importantes. La prédication de Calvin était austère, sévère même. Il souhaitait que Genève

devînt une théocratie, une ville entièrement soumise à la discipline de Dieu, dont il pensait être le régent. Un certain dimanche, jugeant que la communauté n'était pas digne de communier, il refuse de distribuer la Sainte Cène... Exaspéré, et sous la pression de jeunes mondains du parti des « Libertins », le Conseil décide d'expulser Calvin et Farel. Jean Calvin se réfugie à Strasbourg où il travaillera durant près de trois ans. Farel s'établit à Neuchâtel. Sans eux, les affaires de « Genève la joyeuse » ne vont pas mieux, bien au contraire. Un nouveau Conseil, fraîchement nommé, décide de rappeler Calvin. Mais le réformateur ne peut se résoudre à revenir. Viret, de Lausanne, lui conseille vivement de répondre affirmativement. Et c'est à nouveau Farel qui lui écrit une lettre dont la vigueur finit par vaincre ses dernières réticences. Il fait le sacrifice de ses préférences et, le 5 septembre 1541, il est de retour en notre Cité. Remontant en chaire, il reprend son commentaire de la Bible à l'endroit même où il l'avait interrompu trois ans auparavant... Calvin a trente-deux ans. Mais en dépit d'une santé fragile, de migraines et de maux d'estomac, il va édifier la « Cité refuge », la citadelle phare de « La Réforme biblique », au prix d'un indomptable courage et par un travail acharné ; certes, avec une poigne de fer, mais cependant avec un cœur d'or que l'on a eu trop tendance à méconnaître.

Genève, riieuse, légère, satirique, devint sous son influence une ville d'études ferventes, de travail assidu, mais d'une austérité bien mal supportée par certains. Quant Calvin sentit que sa fin était proche, il rassembla à son chevet les pasteurs de Genève. Il les avertit des tâches et des souffrances qui les attendaient encore. Puis, il s'humilia en déclarant : « J'ai eu beaucoup de faiblesses, et même tout ce que j'ai fait n'a sans doute rien valu... Vous le verrez, les méchants s'empareront de ce que je viens de vous dire. Je prie que le mal me soit pardonné, mais s'il y a du bien, que vous vous y conformiez ». Peu après le 27 mai 1564, il rendit son âme à Dieu. Son corps fut inhumé au cimetière de Plainpalais où seules deux initiales : « J.C. » marquent l'endroit de sa tombe qu'il voulut anonyme.

Certes, ni Luther ni Calvin n'ont été parfaits. Ils ont parfois fauté gravement. Luther contre les Juifs ; Calvin à l'endroit de Michel Servet, entre autres et par exemple. Mais, ce pour quoi Dieu les a suscités : remettre en lumière la seule autorité de la Bible, Parole de Dieu, cela demeure. La main qui tient l'outil est toujours faible. Mais la Bible, seul instrument de réforme, demeure infaillible dans sa providentielle efficacité. Jésus en appelait à l'autorité des Saintes Ecritures. Il ne les a jamais mises en doute. Marchons donc humblement, nous aussi, à la lumière de cette révélation suffisante à laquelle il ne faut rien retrancher ni ajouter. Ce n'est pas seulement la vérité libératrice de la « justification de la foi », si précieuse soit-elle, qui doit captiver notre attention, c'est la Bible, tout entière Parole de Dieu. Oui, « nous nous souviendrons » de ces héros de la foi et « nous maintiendrons » ! Nous maintiendrons avec reconnaissance cet essentiel de leur héritage et nous marcherons vers la connaissance et l'expérience du « Plein Evangile », promesse et démonstration espérante du Règne de Dieu.

Avant de rappeler l'histoire d'un grand « Réveil » qui éclata à l'étranger, mais qui eut une influence certaine sur la vie ecclésiastique de Genève, il faut encore mentionner le rôle important, dans notre Genève, d'un autre grand Français, Théodore de Bèze. Il s'était fixé tout d'abord à Lausanne où il avait été appelé par le pasteur Pierre Viret. Il y enseigna le grec à l'Académie. Encouragé par Calvin, il avait déjà parachevé une traduction française des Psaumes. Mais son ouvrage capital sera une traduction avec notes et commentaires de tout le Nouveau Testament. Ce travail deviendra une source d'édification solide pour d'innombrables chrétiens isolés. Calvin l'appelle à Genève. Il le charge de nombreuses missions, particulièrement en France, où cependant on l'avait condamné à mort pour hérésie. Après le décès de Calvin, le voici à Genève. C'est lui qui reprend le flambeau. Théodore de Bèze n'aura pas la tâche facile dans notre ville alors en pleine effervescence politique et commerciale. Il est, entre autres, modérateur de la vénérable Compagnie des pasteurs.

A soixante-neuf ans, il est convaincu d'être appelé à préparer la défense armée de Genève contre les menaces venant de la Savoie et de son prince très catholique Charles-Emmanuel. En effet, ces menaces vont se concrétiser en 1602, lors du solstice d'hiver. Nous sommes dans la nuit noire du 11 au 12 décembre. Deux à trois mille mercenaires français et espagnols s'avancent du pied du Salève vers Genève. Fanatisés par les discours de quelques ecclésiastiques, ils pensent servir la « sainte Eglise » en s'attaquant à Genève. A minuit, ils arrivent sur la plaine de Plainpalais. Personne ne les a aperçus. Trois cents hommes d'élite se dirigent à pas de loup vers le fossé marécageux de la Corraterie. Ils sont chargés de faire une première percée en escaladant la muraille d'enceinte, haute de six à sept mètres, qui court de la tour de la Corraterie, près du Rhône, au bastion de l'Oie, vers l'actuelle Place Neuve. D'autres escouades, avec leurs échelles, sont postées ailleurs autour des murailles. Elles doivent attendre le signal de l'assaut, qui ne devrait être donné que lorsque le contingent de la Corraterie aurait réussi sa mission... Le commandé de la Porte Neuve a franchi la première muraille sans être vu. Ces hommes s'aperçoivent qu'une des portes de la seconde enceinte n'est pas fermée... C'est donc par là que le gros des troupes de Charles-Emmanuel, toujours massées sur Plainpalais, pourra s'engouffrer et détruire la citadelle protestante si exécrée. Vers 2h 30, une sentinelle genevoise de la tour de la Corraterie perçoit un bruit. Un soldat monte sur le parapet et, éclairé par sa lanterne, lance son « Qui vive ? ». Une seconde après, il est frappé à mort. Mais, avant d'expirer, il a la force de tirer un coup d'arquebuse. L'alerte est donnée ! Les Savoyards ne peuvent plus attendre comme ils l'avaient prévu. Ils courent vers les portes de la Monnaie, de la Terrasse et de la Maison de Ville, portes qu'on a eu le temps de fermer. Treize hommes seulement gardent la Porte Neuve. Et la herse n'en est pas abaissée... C'est donc par là que va pouvoir s'engouffrer le gros de la soldatesque de Charles-Emmanuel. Sur les treize défenseurs de la Porte Neuve, dix s'enfuient, deux se cachent. La voie est donc libre ! Mais un citoyen reste en place et, d'un coup d'épée, il tranche la corde de la herse de fer qui tombe devant le nez des soudards de Savoie... Le geste de cet homme a sans doute sauvé Genève, en arrêtant l'invasion facile des fanatiques étrangers, qui se seraient livrés au carnage des « ennemis de la foi », comme on appelait les « Réformés ». Car, pendant ce temps, les citoyens de Genève sont sortis de leurs demeures et repoussent ceux qui avaient accroché leurs fameuses échelles noires à rallonges et escaladé la première enceinte de la Cité. L'histoire de Genève n'avait peut-être tenu qu'au geste d'un seul citoyen courageux et à son unique coup d'épée tranchant la corde d'une herse, barrant ainsi une porte d'accès ! Comment se nommait ce brave ? Isaac Mercier. Genève a donné son nom à une petite place de la ville. Mais qui se « souvient » de son exploit providentiel ?

Terminons ce rapide raccourci de l'histoire démontrant l'influence de la Bible durant cette période de révolution que fut la Réforme en mentionnant encore le nom d'un des « quatre grands » de la Genève d'alors : John Knox.

Quelle vie mouvementée que celle de ce réformateur et patriote écossais. Il est tour à tour pourchassé, prisonnier, galérien, fuyard, écrivain prolifique et grand voyageur. Il traversera la France, puis sera le prédicateur de la communauté anglaise à Francfort-sur-le-Main. Il fait un premier séjour à Genève en 1555, retourne en Ecosse, revient à Genève où il sera le catéchiste de la communauté anglaise. Il tentera de retourner en Ecosse en 1557. Mais il doit revenir à Genève, séjour durant lequel il écrira quelques-unes de ses œuvres majeures. Rentré en Ecosse en 1559, il terminera sa vie en 1572, après avoir établi solidement l'Eglise écossaise sur le modèle de l'Eglise de Genève, avec laquelle il restera en contacts épistolaires étroits.

Dans une de ses nombreuses lettres, John Knox s'exprime ainsi sur la ville où il a vécu, écrit et enseigné : « Genève possède la plus parfaite école du Christ qu'il y ait jamais eu sur terre depuis le temps des apôtres. Ailleurs, on prêche aussi le Christ en toute vérité, mais je n'ai nulle part trouvé les mœurs aussi épurées et une foi aussi sincère qu'ici ». Cette situation idyllique d'un « premier amour », hélas ! ne devait pas durer longtemps.

Vers « l'endormissement »

Le temps passant, Genève est devenue une ville encore plus riche et prospère. Elle le doit en bonne partie aux familles de réfugiés italiens fortunés, arrivés principalement de la région de Lucques, en Toscane. Ils se nomment, pour n'en citer que quelques-uns : Micheli, Diodati, Calandrini, Turrettini. Ce sont eux surtout qui installèrent à Genève l'industrie de la soie. Ils importaient de la soie brute d'Italie, la faisaient travailler dans nos murs et en exportaient les produits finis un peu partout en Europe. On avait aussi constitué, en ville, de vastes dépôts de blé ; céréale qu'on revendait à prix d'or, en cas de disette. La passementerie aussi faisait la bonne fortune de plusieurs. Le long des prairies qui bordaient le lac, aux Eaux-Vives, on séchait en plein air des toiles de coton teintées (l'indienne) dont Genève s'était fait également une de ses spécialités. Mais la plus importante et profitable des industries était celle de la dorure. Une femme d'affaires, dame Baulacre, en était la grande patronne. Elle faisait travailler douze cents personnes. Et puis plusieurs réfugiés huguenots de France avaient introduit l'art de créer, à la main, des montres et des pendules. Ils sont à l'origine de cette industrie qui a fait en partie la réputation de « Genève, cité horlogère ». D'où venaient-ils ces gens industriels et sérieux, du sérieux de ceux qui ont souffert ? Ils avaient fui, au péril de leur vie, les massacres des « Protestants », massacres autorisés par le « Roi Soleil » Louis XIV, à partir de la révocation de l'Edit de Nantes, le 18 octobre 1685. Ce document solennel avait garanti la liberté de culte des protestants de France. Quant on apprit à Genève qu'il était abrogé, et que les protestants avaient été massacrés dans la nuit de la Saint-Barthélémy, on fit sonner « La Clémence » et l'on ordonna un jeûne avec prière. C'est l'origine, oubliée, du « Jeûne genevois » actuel. Au cours de l'été et de l'automne 1687, il arriva plus de huit mille hommes, femmes et enfants fuyant la mort et franchissant les portes de notre Cité avec ce qu'ils avaient pu emporter. Bien entendu, ils ne purent pas tous y rester. Après avoir été réconfortés, ils se dirigèrent en grand nombre vers d'autres villes protestantes de Suisse. Toutefois, en 1693, sur une population totale de 16111 habitants, Genève compte 3300 réfugiés résidents. Pour les loger, on a construit des maisons dans les jardins de la haute ville et surtout on a surélevé d'un ou de plusieurs étages les bâtiments où cela pouvait se faire. D'où la hauteur des vieilles demeures sur la colline de Saint-Pierre.

La richesse, la vie facile, les ambitions et les troubles politiques amenèrent peu à peu la vie spirituelle intense des débuts difficiles de la Réforme. Genève s'endormait sur l'extraordinaire patrimoine religieux, moral et laborieux de ses pères. Mais l'histoire démontre que le sommeil prépare, à sa manière, les réveils providentiels.

Avant de conter comment germa, puis s'épanouit, le premier « Réveil » à Genève, il nous faut partir, à nouveau, en Angleterre, car là le « Réveil » a déjà éclaté et, indirectement, il aura une influence indéniable sur celui de Genève.

L'Angleterre, terre de « Réveils »

L'Angleterre de la fin du XVII^e et du commencement du XVIII^e siècle était en pleine décadence. L'aristocratie se vautrait dans l'immoralité et les pauvres dans l'ivrognerie. Les marchands de gin invitaient les gens à venir s'enivrer pour deux sous. Voltaire, qui alors visita les îles britanniques, annonçait la fin imminente du christianisme dans cette contrée. Il écrit : « On est si tiède à présent sur tout cela qu'il n'y a plus guère d'avenir ici pour une religion nouvelle ou renouvelée ». Les pasteurs, souvent dans leurs églises quasi vides, se contentaient d'y lire quelques textes sur la morale. Certes, à côté d'eux, il y avait cependant quelques serviteurs de Dieu attachés à l'Évangile et qui annonçaient le message, seul libérateur. Parmi eux se trouvait Samuel Wesley. Il était secondé par une femme admirable, Suzanne. Elle mit au monde et éleva douze enfants. C'est elle qui, au lendemain de leur cinq ans, leur apprenait à lire. Elle y passait six heures par jour. Dès la deuxième leçon, connaissant déjà l'alphabet, les petits épelaient les premiers versets de la Genèse... Bien que souvent surmenée, Suzanne Wesley consacrait une heure par semaine à un entretien personnel avec chacun de ses enfants. Et fidèlement, elle intercédait avec persévérance pour eux tous. C'est dans cette atmosphère, où la bonne joie et les rires ne manquaient pas, que naquit en 1703, et grandit, le petit John Wesley. A dix ans, il est reçu comme interne dans un excellent collège. Plus tard, on le retrouve inscrit dans la fameuse université d'Oxford. Il y étudie le latin, l'hébreu, l'arabe, le français, les mathématiques, la philosophie et d'autres disciplines encore. A vingt-trois ans, il est chargé d'enseigner la littérature grecque. Il le fera en expliquant le texte original du Nouveau Testament. John Wesley fut un grand travailleur, un travailleur scrupuleusement méthodique. Avec une quinzaine de ses amis et un des ses frères, Charles, il participe régulièrement à des réunions d'études bibliques et de prière. Il jeûne chaque mercredi et vendredi jusqu'à midi. Ceux qui connaissent ses pratiques rigoureuses et toujours ponctuellement suivies s'en moquent un peu. Ils commencent à désigner ces rencontres spirituelles de jeunes étudiants : « Le cénacle des méthodistes », car en vérité John Wesley et ses amis sont très méthodiques dans leur piété comme dans leur vie. Wesley, par exemple, se lève régulièrement à quatre heures du matin. Il limite ses dépenses à 750 francs par an et distribue le surplus. Il écrit jusqu'à la fin de sa carrière un journal personnel.

John Wesley, ayant alors consacré sa vie au service de l'Évangile, accepte un poste de missionnaire en Amérique. Il espère qu'en prêchant Jésus-Christ aux païens, il trouvera pour lui-même la paix de son âme. Car tout comme Luther au début de son sacerdoce, il ne la possède pas encore. A son arrivée en Amérique, un pasteur morave, disciple déjà lointain de Jean Hus (celui qui avait été brûlé pour sa foi), pose à Wesley cette question directe : « Mon jeune ami, l'Esprit de Dieu rend-il témoignage à votre esprit que vous êtes enfant de Dieu ? » Et il ajoute : « Connaissez-vous vraiment Jésus-Christ ? » La réponse du savant et pieux théologien qu'est Wesley, la voici : « Je sais qu'Il est le Sauveur du monde »... « Mais savez-vous qu'Il vous a sauvé ? » Pour toute réponse, Wesley dira : « J'espère qu'Il est mort pour moi ». C'est ainsi que sans expérience ni certitude personnelles de son salut, Wesley va toutefois s'adonner avec ardeur à son travail missionnaire selon les règles de l'Église anglicane. Rentré en Angleterre, il continue à s'entretenir, en latin, avec un pasteur morave, Boehler. Soudainement, une expérience spirituelle précise balaie tous ses doutes. Voici comment il rapporte ce qui fut pour lui le moment de sa « nouvelle naissance » : « Le mercredi 24 mai 1738, je me rendis à contre-cœur dans une réunion où j'entendis lire l'Introduction de Luther à l'Épître aux Romains. Vers neuf heures moins le quart, je sentis mon être intérieur se réchauffer étrangement. Je réalisai que je me confiais, moi aussi, au Christ seul pour mon salut. Et je reçus l'assurance, par le Saint-Esprit, qu'Il avait ôté mes péchés et qu'Il me sauvait de « la loi du péché et de la mort ». Je me mis alors à prier de toutes mes forces pour ceux qui m'avaient le plus outragé et persécuté. Puis je rendis

témoignage devant les personnes présentes de ce que j'éprouvais en mon cœur pour la première fois ».

John Wesley est alors âgé de trente-cinq ans. Il se met à prêcher l'évangélique doctrine de « la justification par la foi ». Cette vérité biblique, cependant, fit scandale dans l'Eglise réformée anglicane. On lui interdit d'y prêcher. Mais sous les injonctions d'un de ses amis, Whitefield, à qui l'on a également interdit toutes les chaires officielles, après bien des hésitations, Wesley se décide à prêcher en plein air. Le 2 avril, il annonce l'Evangile de la Grâce dans une prairie. Trois mille personnes s'y sont rassemblées. Désormais, le plus souvent à cheval, Wesley va parcourir des milliers de kilomètres en prêchant, par tous les temps. Il prend la parole plus de cinq cents fois dans les neuf derniers mois de 1739. son message est si simple et si convaincant que John Wesley réunira, même sous la pluie, des auditoires de sept, douze et même vingt mille personnes. Des scènes de réveil éclatent partout. Des gens pleurent sur leurs péchés. D'autres se relèvent en criant leur joie du salut ! Bientôt John Wesley ne peut plus répondre à l'immense besoin de l'Evangile de libération, besoin qui se manifeste partout. Que faire ? Sur le conseil de sa mère, il formera des évangélistes laïques qui, à leur tour, rendront témoignage avec la même vigueur de « l'Evangile, puissance de Dieu pour le salut de ceux qui veulent y croire ».

Le ministère de Wesley va lui attirer une farouche opposition du clergé en place et d'une certaine populace excitée contre lui. Mais, chassé d'une ville, de même que ses collaborateurs, il recommence à prêcher dans une autre. Comme, au bout de cinq ans, les convertis sont pour la plupart loin d'être les bienvenus dans les paroisses établies, John Wesley se voit contraint d'organiser des communautés d'accueil. En même temps, il rédige les fameuses « douze règles d'un auxiliaire ». Il impose, entre autres, à ses prédicateurs, l'obligation de consacrer cinq heures par jour à la lecture d'ouvrages de piété et à celle de la Bible. Agé de septante-huit ans, il continue de parcourir l'Angleterre de long en large couvrant ainsi environ six mille kilomètres par année. Et que dire de sa générosité ? On estime qu'avec le produit de ses ouvrages, il a fait don, en cinquante ans, de 500 000 à 750 000 francs-or. Il organise la distribution de soupe chaude aux malheureux sans gîte qui grelottent durant les hivers froids et humides de sa patrie. En 1777, il écrit : « Oh ! pourquoi les riches ne visitent-ils pas continuellement les pauvres ? » Le mardi, veille de sa mort, il chante encore un des nombreux cantiques composés par son frère Charles. Ses dernières paroles furent pour dire : « Ce qui vaut le mieux, c'est que Dieu est avec nous ! Emmanuel, Dieu avec nous ! ». On estime que Wesley a prêché lui-même quarante mille sermons, publié deux cents ouvrages, envoyé des centaines de prédicateurs laïcs et fait accueillir dans ses églises indépendantes plus de cent trente-quatre mille convertis, de son vivant. Les historiens ont reconnu honnêtement que l'influence de ce réveil, suscité par le ministère et l'œuvre de Wesley, avait sans doute sauvé l'Angleterre de la déchéance morale et de la ruine qui la menaçaient certainement.

Avant de revenir à Genève, il n'est pas sans intérêt pour nous, Romands, d'apprendre qu'un ami et proche collaborateur de John Wesley était un Suisse. Il s'agit de Jean William de La Fléchère. Il est né à Nyon en 1729. son père était officier. Le jeune de La Fléchère fit ses classes au collège de Nyon, puis étudia à l'université de Genève. On le remarqua pour sa vive intelligence et ses connaissances solides acquises en littérature classique. Ses amis pensaient qu'il se consacrerait au saint ministère. Mais de La Fléchère, adolescent, s'expatrie, sans le consentement de ses parents. Il se rend à Lisbonne afin de s'y préparer à la carrière militaire, tout comme son père. Un accident va ruiner ses projets. Il quitte le Portugal pour l'Angleterre où il trouve un emploi de précepteur. C'est peu de temps après son installation qu'il est vivement impressionné par la prédication et la vie de ces chrétiens évangéliques qu'on surnomme complaisamment « les méthodistes ». Il décide alors de se préparer au ministère. Ses études achevées, il est ordonné tout d'abord diacre, puis le dimanche suivant, prêtre anglican en la chapelle royale de Saint-James. Mais ses premières activités pastorales seront pour aider John Wesley en sa chapelle de West Street.

Il lui arrive aussi de prêcher en français aux nombreux réfugiés huguenots qui ont réussi à gagner l'Angleterre et à s'y établir. Contrairement à Wesley, de La Fléchère n'exerça pas un ministère itinérant mais bien pastoral, tout spécialement à Madeley où il s'appliqua à sa tâche durant près d'un quart de siècle. John Wesley se lia d'amitié avec ce jeune Suisse devenu désormais tout à fait Anglais. Il aurait souhaité lui confier la succession de son œuvre. Mais le Nyonnais de La Fléchère, de santé fragile, fut rappelé à Dieu une année avant Wesley. Lors de son éloge funèbre, Wesley qui n'avait pas l'habitude de faire des compliments immérités déclara « qu'il n'avait jamais rencontré un homme aussi consacré et fidèle à son Sauveur et qu'il ne s'était jamais attendu à en trouver un meilleur que lui de ce côté de l'éternité ». Les descendants de La Fléchère ont anglicisé leur nom en « Fletcher » dont quelques-uns ont marqué, de différentes façons, l'histoire de l'Angleterre. Jean de La Fléchère a laissé de nombreux ouvrages et c'est lui, semble-t-il, qui a utilisé, sans doute le premier, le terme « baptême du Saint-Esprit » pour décrire une ou plusieurs expériences spirituelles et émotionnelles de visitation du Saint-Esprit. Une rue de Nyon porte le nom de ce concitoyen « du Réveil ». Mais il est grand temps de revenir à Genève et de voir ce qui s'y passe.

Préludes au « Premier Réveil » à Genève

Les luttes politiques, les joutes oratoires entre « radicaux » et « conservateurs » ont pris la place des débats théologiques du passé. La vie spirituelle a considérablement baissé dans une population laborieuse mais à l'avenir incertain. On cherche à s'amuser et à profiter de toutes les occasions de se distraire. « La rue des Belles-Filles », aujourd'hui rue Etienne-Dumont, ne manque pas d'animation. Les descendants des réfugiés huguenots, parce qu'ils « se souviennent », vivent en général d'une façon plus austère et commercent avec intégrité. Peut-être sont-ils « le sel qui freine encore la corruption ». Parmi les fils d'une de ces « familles du refuge » se trouvent les Merle d'Aubigné.

Nous sommes le 21 juillet 1788, à Cartigny. Deux jeunes gens s'avancent dans le temple, au milieu d'une élégante assistance. Quel est ce couple qui sollicite ici la bénédiction de son mariage ? C'est Aimé-Robert Merle d'Aubigné et sa jeune épouse. On a trouvé une belle demeure pour ces jeunes amoureux qui viennent de convoler en justes noces. Elle est située au bord du lac, à proximité de l'actuel parc de La Grange. La propriété se nomme « La Graveline ». M. Merle d'Aubigné est un nageur émérite et, à son exemple, quand il sera devenu père, ses enfants devront se baigner dans le lac par n'importe quel temps...

Sous Napoléon, Genève était devenue française. La chute de l'empereur ranime l'espoir d'une libération parmi les citoyens. Le 30 décembre 1813, le préfet et les troupes françaises quittent la ville pour camper hors les murs. Le dernier soldat étranger sorti, le caporal Massé ferme les lourds battants de la « Porte Neuve », tourne deux fois la clef dans la serrure puis, la jetant sur la table du corps de garde, s'écrie : « C'est la clef du ménage, ne la laissons plus reprendre ! ». Cependant, bientôt, on dut accueillir les Autrichiens ! Le 27 février, les batteries autrichiennes sont en position sur les hauteurs de Saint-Jean. Celles des Français, au Bois-de-la-Bâtie... Quelques jours plus tard, les Français ont disparu, définitivement, sans demander leur reste ! Le 31 mars, Napoléon abdique. Les Autrichiens se retirent eux aussi. Et le 1er juin 1814, Genève redevient maîtresse de ses destinées. Les autorités peuvent accueillir en amis et en alliés les soldats des cantons suisses qui débarquent au Port-Noir. On les a vus passer devant « La Graveline » des Merle d'Aubigné.

Une année auparavant, en automne 1813, Jean Henri Merle d'Aubigné fils a commencé ses études de théologie. Bien vite fort déçu, il s'ennuie sur les bancs de la Faculté. Il faut y écouter des « Professeurs enseignant plutôt l'éloquence que la Bible ». Le mot « Providence » est plus utilisé que le mot « Dieu ». La « sagesse de ce monde » semble avoir détrôné l'Evangile.

La soif d'entendre la Parole de Dieu était cependant encore grande chez certains. Tandis que les temples où l'on ne discourait que morale et philosophie étaient de plus en plus désertés, quelques pasteurs fidèles attiraient de nombreux auditeurs. On allait écouter les pasteurs Peschier à Cologny, Diodati à Cartigny, Naville à Chancy et Jean-Isaac Cellérier aussi. Ils prêchaient l'Evangile selon la Bible, Evangile qui, hélas ! n'était plus guère enseigné à la Faculté. Cependant, il y avait dans notre cité une petite communauté morave qui, par sa fidélité à la Bible, avait influencé de jeunes étudiants, tels Ami Bost, Henri Empeytaz, Emile Guers. Ces jeunes fondèrent même une « Société des Amis » pour y étudier ensemble la Parole de Dieu. Merle d'Aubigné n'y participa que plus tard.

En 1816, on commence à parler, parmi ces étudiants, d'un ex-officier de la Marine britannique. Cet étranger fortuné est descendu à l'hôtel des Balances. Il y rencontre un jeune stagiaire. Quelle n'est pas sa surprise quand il s'aperçoit que ce futur pasteur paraissait être pétri des idées de Socrate et de Platon bien plus que de celles de la Parole de Dieu ou de

Jésus-Christ. L'Anglais (il était en réalité Ecossais) se nomme Haldane. C'est un chrétien évangélique convaincu. Il dialogue de la Bible avec le jeune stagiaire qui bientôt se fait accompagner d'un petit nombre de camarades. Haldane loue alors un appartement près de la promenade Saint-Antoine. C'est là que l'on va discuter des principaux thèmes évangéliques. Le français de Haldane étant insuffisant, c'est Frédéric Monod ou Charles Rieu qui servent d'interprètes. Bientôt on se met à commenter ensemble l'Épître aux Romains (toujours elle !). Ils sont maintenant une trentaine avides d'apprendre. Merle d'Aubigné est travaillé par le témoignage de ses camarades. Et cela d'autant plus que lui, futur pasteur, ne connaît pas le cadeau de « la paix de Dieu » accordée par pure grâce en Jésus-Christ à tout pécheur repentant et décidé à « vivre autrement ». Le jeune étudiant sollicite alors un entretien personnel. Le 23 janvier à cinq heures de l'après-midi, il entre pour la première fois dans le salon de M. Haldane, l'Anglais. Après plusieurs entretiens en tête-à-tête, Merle d'Aubigné est convaincu de son état de péché, mais aussi de la grâce plénière offerte par Dieu en Jésus-Christ. Cette grâce, il la demande, il la reçoit par la foi, ainsi que la Bible l'enseigne. Aussitôt, la joie du pardon certifié par l'Évangile et la paix emplissent son âme. Il écrira alors :

« Qu'il est bon de t'avoir, Jésus, pour sacrifice,

Pour bouclier, pour roi, pour soleil, pour justice !

Quelle est douce la paix dont tu remplis le cœur !

Entonne un chant d'amour, Jésus est ton Sauveur ! »

Chez d'autres jeunes intellectuels aussi des choses se passent. Ne dit-on pas que les candidats en théologie James du Pasquier, Frédéric Monod, Henri Empeytaz, Henri Pyt, Emile Guers, Charles Rieu, comme leurs aînés César Malan et Ami Bost ont expérimenté des conversions spirituelles semblables ? En vérité, les premiers brandons d'un « premier Réveil » sont déjà allumés à Genève. Mais pour l'instant, le feu est encore contenu tant par l'opposition de la « Compagnie des pasteurs » que par un certain mépris dont on entourait ceux qui témoignaient de l'expérience évangélique du « salut » ou de « la nouvelle naissance ». On les appelait, presque en les plaignant, « les bibliens » ou encore « les méthodistes », termes qui devaient rappeler pensait-on, une ridicule influence étrangère, celle de feu J. Wesley... Cependant, depuis 1817, l'influence des « gens du Réveil » avait fait du chemin. Partisans et adversaires animaient de vives discussions, non seulement à l'Université, mais dans bien des salons de la bourgeoisie genevoise. En 1831, le « bloc officiel » fonde le journal « Le Protestant » pour défendre ses idées. La controverse dégénère.

En 1817, le pasteur César Malan, à l'occasion des fêtes de Pâques, va prononcer au temple de la Madeleine, son fameux discours sur « La justification par la foi ». Un chroniqueur de l'époque écrivait par la suite : « Malan, à cette occasion fut le premier à relever publiquement de la poussière l'étendard fané de l'Église de Genève en prononçant courageusement, sans réserve et sans compromis, cet Évangile dont les échos avaient cessé depuis longtemps de se faire entendre dans les temples de la Cité ». Cependant, après son magistral discours, la réprobation de ses sélects auditeurs avait été quasi générale. César Malan sort du temple couvert de regards qui en disent long sur les sentiments de ses concitoyens, mais, sur le seuil, un homme, l'évangélique anglais Haldane, lui serre la main en disant : « Béni soit Dieu ! l'Évangile est de nouveau prêché à Genève ! ». L'opposition ne tarde pas à s'officialiser. Dès le lendemain, le pasteur Chenevière, délégué de la « Compagnie des pasteurs » vient admonester le jeune ministre et lui demander de changer sa doctrine. César Malan répond que « basée sur la Parole de Dieu telle demeurera sa conviction et qu'il continuera à la prêcher ». Dès lors, la chaire lui est refusée par les pasteurs de la ville. Cependant, il ira prêcher à Ferney-Voltaire ! Il créera aussi une Ecole du

Dimanche dans une classe du Collège où il donnait certains cours. Bientôt deux cent cinquante jeunes gens s'y rassemblent. Cinq mois plus tard, la Compagnie lui interdit l'usage de ce local. C'est alors, dans sa maison de la campagne du Pré-L'Evêque qu'il va les réunir. Il crée aussi une « Œuvre des Filles repenties » de laquelle mesdames Pictet-de-Rochemont et Lullin s'occupent activement. En 1820, il tente encore de convaincre l'Eglise et le Conseil d'Etat de son attachement à son Eglise genevoise. En vain. Peu après, un chrétien évangélique irlandais lui fait un premier don de deux cent cinquante francs pour construire une chapelle dans son parc du Pré-L'Evêque. Le 7 octobre 1820, une chapelle en bois pouvant recevoir huit cents personnes y est inaugurée. Tribun remarquable, sa défense des « gens du Réveil » en 1835 fut d'une vigueur magistrale. En voici un court extrait : « Pour éliminer ce mouvement, vous avez utilisé en vain le dédain, l'aversion, l'opposition, le bras séculier. Voici, Messieurs, le seul moyen infaillible : Otez la Bible et le « Méthodisme » (le Réveil) n'est plus ! Hors de là, désespérez le succès. Le « Méthodisme » (le Réveil), c'est le christianisme, ne vous y trompez pas. Et le christianisme, c'est la Bible, et la Bible, c'est la Parole de Dieu ! Et Dieu est par-dessus vous, messieurs ! Craignez-Le donc ! ». On comprend qu'un tel langage n'était pas pour plaire à ces messieurs de la « Compagnie des pasteurs de Genève ». Cependant, la Chapelle du Témoignage ne désemplit pas. Le « Premier Réveil de Genève » est en marche et on en parle déjà bien au-delà de nos murs. En 1862, la reine de Hollande, une chrétienne authentique, rendra visite à ce rude combattant pour l'Evangile. Ce prédicateur désormais indépendant composera plus de mille cantiques, dont plusieurs signés « C. Malan » sont encore chantés aujourd'hui.

Maintenant, César Malan, épuisé par tant de combats et de labeurs, approche de la fin de sa carrière. En novembre 1863, il doit s'aliter pour les quatre derniers mois de sa vie. Depuis un certain temps, il s'est retiré à Vandoeuvres. Avant de rendre son âme à Dieu, il dira encore : « Le Seigneur est avec moi tel que je L'ai toujours connu ! ».

Sur sa tombe, un diacre entonnera le cantique que C. Malan avait écrit bien des années auparavant :

« Du Rocher de Jacob, toute l'œuvre est parfaite ; Ce que sa bouche a dit, sa main l'accomplira ».

A la même époque, une autre communauté indépendante s'était installée au Bourgade-Four. Moins dogmatique, plus piétiste, elle était dirigée par des « anciens » dont Empeytaz fait partie. Cette assemblée est connue tout d'abord sous le nom de « La Petite Eglise ». Elle est travaillée par la question du baptême, celle de l'immersion des adultes convertis à Jésus-Christ, selon l'enseignement du Nouveau Testament. Dès 1823, ce baptême fut pratiqué, tout d'abord dans le lac, près de Sécheron. Par dérision, « les officiels » appelaient ce baptême biblique « le baptême anglais »... Il est vrai que Dieu s'est servi, là encore, de chrétiens anglais tels Haldane, le Dr Mason et le Rév. Brunen pour incliner de façon décisive « vers le Réveil », bien des Genevois et parmi eux plusieurs membres de la bourgeoisie. Il faut le remarquer, la filiation spirituelle des Wycliffe et des Wesley influençait encore le « premier Réveil » d'une partie du peuple de Genève. Comme nous le verrons par la suite, ce ne fut pas le dernière fois.

Pour durer, un réveil a besoin, entre autres, d'une doctrine claire solidement ancrée dans la Parole de Dieu. Voyons comment cet enracinement se produisit.

Une famille protestante du Languedoc s'était, parmi tant d'autres, réfugiée à Genève, fuyant les criminelles persécutions contre les Protestants de France. Ce sont les Gausse. Louis naît dans notre ville en 1790. Il est un élève turbulent, tant sa vivacité a de la peine à être maîtrisée. Mais sa mère qui le connaît bien dit à ses professeurs : « Prenez-le par le cœur ! ». Et cela réussit. En 1809, Gausse a brillamment terminé ses études classiques. Il décide de s'inscrire à la Faculté de théologie de l'Université. Genève est toujours enserrée

dans ses murs. Les quais aménagés, les grands ponts d'aujourd'hui, les riches édifices de la rade n'existent pas encore. C'est une cité compacte, facilement agitée par les bouillonnements politiques, sociaux et religieux de l'époque. Comme nous l'avons déjà signalé, Genève participe elle aussi, dans une certaine mesure, de la décadence morale et spirituelle de l'Europe. A la Faculté, quelques maîtres tels Cellérier, Peschier et d'autres professaient certes une « foi biblique tempérée ». Mais la majorité du collège des théologiens, professeurs et pasteurs, n'était guère attachée qu'à un supranaturalisme fade : Dieu était partout en général mais nulle part en particulier ; ni dans la Bible ni même en Jésus-Christ qui n'est pas reconnu par ces sages comme « Fils unique de Dieu ». De ce fait, la Bible était fort négligée. Plusieurs devenaient « pasteurs » pour embrasser une honorable carrière d'intellectuels respectés. D'autre part, les doctrines évangéliques commençaient à se faire connaître. Un Diodati, un Malan avaient déjà ouvert le chemin où Gausсен allait, plus tard, s'engager et souffrir. Il ne semble pas que Louis Gausсен ait connu une conversion dramatique. Son expérience spirituelle fut plutôt celle d'une marche vers et dans la lumière de l'Evangile, marche qui fut doctrinale avant d'être expérimentale. Un de ses compagnons dans ce cheminement est le Dr Buttini ; ensemble, ils partageront leurs questions et leurs trouvailles spirituelles. Gausсен est consacré au saint ministère en 1814. Chaque jour, il fait une lecture publique de la Bible dans un des temples de la ville. On ajoutait à ces lectures celles des « Commentaires d'Osterwald ». Mais Gausсен laisse de côté ces commentaires officiels et il expose les siens. Les auditeurs y assistent de plus en plus nombreux. La Compagnie, inquiète de tant de succès, décide de mettre fin à « cette dangereuse innovation ». Ce service, qui avait démontré une faim et une soif spirituelles inassouvies, redevient une séance de lecture. Louis Gausсен est alors éloigné de la ville. Il est nommé pasteur par la Compagnie, en 1816, à Satigny. Il y exercera son ministère de la Parole durant quinze ans. Il prêche aussi à Bourdigny et à Peney où les ducs de Savoie avaient possédé un château. Son mariage avec mademoiselle Caroline Lullin le comble de bonheur. Hélas, en 1818 déjà, sa douce épouse lui est enlevée en donnant naissance à une fille. Sa mère et sa sœur le rejoignent. Il ne se remariera pas.

Nous l'avons déjà signalé, c'est en 1817-1818 que les affirmations du Réveil commencent à agiter la somnolence genevoise. On en parle... Et l'on prend parti pour ou contre les « méthodistes », les « bibliens », les « mômiens », les « gens du Réveil » comme on les nomme selon son choix.

L. Gausсен, lui prêche à Satigny les mêmes doctrines que d'aucun combattent si fort à Genève. Les gens de la ville se déplacent de plus en plus nombreux pour l'entendre. Il y préside deux cultes le dimanche matin dont l'un est spécialement réservé aux enfants. Il assure un troisième culte l'après-midi à Peney, puis termine son activité dominicale par une réunion destinée aux missions ou à une explication de la Bible. C'est vrai qu'il n'y a pas encore de radio, de télévision, d'autos, de « sorties » du dimanche... Les gens ont soif d'entendre, d'écouter, de réfléchir. En plus, Gausсен trouve encore le temps d'écrire de nombreux ouvrages dont un sur l'action du Saint-Esprit qui est, pour l'époque, un manuel d'avant-garde charismatique. Les « succès » de Gausсен, mais surtout sa doctrine évangélique, irritent la « Vénérable Compagnie ». En 1830, elle prend des arrêtés qui révoquent Louis Gausсен de ses fonctions de pasteur de la paroisse de Satigny. Cette décision arbitraire va marquer un tournant décisif dans la carrière de ce fidèle Serviteur de Dieu. Il a en effet toujours entretenu d'étroites relations, tant avec l'anglais G. Haldane, qu'avec certains étudiants dont la carrière avait été brisée parce qu'ils « étaient du Réveil ». En outre, il avait soutenu et défendu vigoureusement l'Assemblée Evangélique du Bourg-de-Four, tout en se considérant encore membre et ministre de l'Eglise Nationale. C'est également à cette époque qu'il collabore, avec le pasteur Galland, aux « réunions d'études bibliques » qui se tenaient chez sa mère, maintenant installée rue des Granges. Cela aussi lui sera reproché. Et lui, dans une réponse écrite de répondre ainsi : « Il faut convenir que nous vivons en des temps fâcheux pour qu'un pasteur soit blâmé d'expliquer la Bible à des amis dans la maison de sa mère. Vous m'auriez très bien pardonné de leur lire la

comédie. Mais la Bible, rien que la Bible, c'est selon vous agir contre la majorité des pasteurs... ». Le « Journal de Genève » et « Le Protestant » continuent de leur côté les attaques contre les leaders du Réveil. Le 30 septembre 1831, la Compagnie soumet au Consistoire un arrêté stipulant la révocation du pasteur L. Gausсен et l'interdiction de prêcher dans les temples et chapelles du canton à messieurs les pasteurs Gausсен, Galland et Merle d'Aubigné. L'intolérance de la Compagnie et du Consistoire ayant auparavant provoqué la formation des églises indépendantes du Bourg-de-Four et du Pré-L'Evêque, cette même intolérance allait donner un essor à deux événements qui eurent un retentissement local durable mais aussi un rayonnement international important.

Le pasteur Gausсен n'est pas seul dans son combat pour « la foi évangélique ». Autour de lui se groupent des personnalités désirant fonder non pas une église nouvelle, mais une « Société Evangélique ». Parmi eux, à côté des pasteurs Gausсен et Galland, se trouvent aussi des citoyens influents dans la Cité tels : J.A.C. Gautier-Boissier, L.G. Cramer-Audéoud, A.G. Vieusseux-Colladon, E. Clavière, le frère du pasteur Gausсен Alexandre-Jean-Paul, le colonel A.H.L. Tronchin qui fonda à Bessinge un hospice pour convalescentes où il présidait un culte chaque dimanche et Ch.A. de Loriol-de-Portes et P. Vaucher-Veyrassat, entre autres. Ils cherchent un local pour les activités de cette « Société Evangélique » nouvellement née et qui se propose d'éditer de la littérature évangélique et de diffuser la Bible. De nombreuses démarches sont entreprises. Mais on ne trouve aucun local dont les propriétaires soient disposés à une location. Enfin, le 15 mars, on apprend que madame Des Arts, qui possède un immeuble au N°115 de la rue des Chanoines (aujourd'hui 14, rue Calvin), s'est déclarée d'accord de louer. On y aménage une salle pour y tenir des réunions. On y organisera bientôt une Ecole du Dimanche. C'est également là que seront entreposés les stocks d'imprimés dont les distributeurs bénévoles, les colporteurs-évangélistes (le plus fameux étant Félix Naef) profiteront largement. Car la parole, mais surtout les imprimés sont encore les seuls moyens de diffuser le message évangélique.

Dans un numéro de juin 1885, « Le Courrier de Genève » se fâchera contre ces distributions qui, à l'occasion, se font sur la voie publique. Il écrit : « La propagande enragée de petites brochures recommence à désoler notre canton. C'est un véritable fléau... C'est une manie qui devient stupide et qui, autant que les hannetons, mériteraient d'attirer l'attention de la Police... Si quelqu'un était capable d'arrêter ce débordement, comme de supprimer les Bibles qui ont fait une mauvaise réputation légendaire aux tables de nuit de nos hôtels, il aurait rendu le plus important service aux intérêts du commerce et de l'industrie de Genève... ».

La « Société Evangélique » se rend compte d'une autre nécessité : celle de former avec sérieux de futurs ministres de l'Evangile dont le message de salut et d'espérance prolongerait ses racines dans la connaissance approfondie de la Bible. Déjà des étudiants se sont rassemblés autour du pasteur L. Gausсен. Mais, malgré sa prodigieuse capacité de travail, il ne peut suffire à tout. On fait alors appel au pasteur Merle d'Aubigné qui professe en Allemagne. Après quelques hésitations, il rentre à Genève et se met à la disposition des tâches d'enseignement, d'écriture et de prédication. Les locaux de la rue des Chanoines sont devenus trop exigus. On décide de bâtir. Le colonel Tronchin met mille francs sur la table comme toute première contribution à cette entreprise. On part à la recherche d'un terrain et l'on finit par en trouver un près du haut de la rue des Belles-Filles (aujourd'hui la rue Tabazan). C'est là que, dans le courant de 1883, s'élèvera une vaste chapelle, l'Oratoire, inaugurée par le pasteur Louis Gausсен, le 9 février 1884. Elle devient le lieu de conférences, de cultes, de catéchisme et aussi celui qui abritera « L'Ecole de Théologie » dont la création a été décidée. Une école préparatoire y est ouverte pour les jeunes gens qui n'ont pas pu faire d'études classiques. Puis il faut s'astreindre à quatre années de très solide enseignement biblique et théologique. Parmi ceux qui s'y formeront, il y aura plus de cinq cents futurs professeurs, pasteurs, missionnaires et évangélistes. Avant sa fermeture, en

1921, s'y trouvait un jeune étudiant, un certain Frank Thomas qui, en partie, marquera l'histoire du « Deuxième Réveil » à Genève, histoire que nous conterons plus loin.

Signalons ici, en revenant quelque peu en arrière, qu'Henri Dunant, le futur et courageux fondateur de la Croix-Rouge, fut lui aussi un participant assidu aux « études bibliques » qui préparèrent le « Premier Réveil ». Patriote, il se réjouit plus tard que les emblèmes de la Croix-Rouge soient ceux du drapeau suisse aux couleurs inversées. Sa conversion personnelle à Jésus –Christ ne fait aucun doute, ainsi qu'en témoignent plusieurs lettres ou poèmes, mais aussi son action qui inspira la création à Genève de la première « Union chrétienne de jeunes gens ».

Pour clore ce chapitre, notons que deux événements vont encore bouleverser l'histoire ecclésiastique et politique de Genève. Alexandre Vinet, le penseur vaudois, publie son fameux « Essai sur la manifestation des convictions religieuses ». Cette étude gagna beaucoup de citoyens au principe de « la séparation de l'Eglise et de l'Etat ». Merle d'Aubigné était de ce nombre.

Puis, la « Révolution radicale » d'octobre 1846 renverse brusquement beaucoup de privilèges du passé. De nombreuses échauffourées de contestataires s'étaient produites dans les rues et sur les ponts. Enfin, une grande réunion populaire rassembla sur la place du Molard quelque trois mille citoyens qui acclament la « Nouvelle constitution démocratique et laïque de James Fazy ». Les traditionnels privilèges de l'Eglise sont en grande partie abolis. On se met également à détruire les anciennes fortifications pour permettre l'essor de la ville maintenant à l'étroit dans ses murs. C'est dans ce bouillonnement, dans ce nouvel élan général d'affranchissement et d'expansion que fut décidée la création des « Eglises Evangéliques Libres » de Genève, elles aussi fruits de ce « Premier Réveil ». La plupart des groupes indépendants s'y attachent sauf l'église de César Malan, par calvinisme et celle du Bourg-de-Four qui a construit sa chapelle en 1839 à la Pélisserie. Elle reste à l'écart pour demeurer fidèle à ses convictions lui faisant mettre en avant le rôle des laïcs et renoncer à celui des ecclésiastiques.

Merle d'Aubigné, outre ses tâches de professeur, s'adonne surtout à la rédaction de sa fameuse « Histoire de la Réformation ». Cet ouvrage colossal eut un retentissement universel. Traduit en anglais, il est lu, volume après volume par la reine d'Angleterre, mais aussi un peu partout dans le monde, par la plupart des protestants sachant lire. Trois livres se trouvaient alors dans presque toutes leurs demeures : la Bible, le Voyage du Pèlerin et l'Histoire de la Réformation.

Un des derniers actes publics de cet homme de Réveil que fut le professeur Merle d'Aubigné sera, en ce jeudi 26 septembre 1867, son discours d'ouverture du Bâtiment de la Réformation qui s'élevait à l'angle du boulevard Helvétique et de la rue du Rhône côté lac. Pour construire cet important édifice, la salle principale pouvant rassembler plus de trois mille personnes, on avait eu recours à une souscription. Des mécènes, mais aussi de simples fidèles de Genève, y apportèrent leur appui financier. Il y eut également des donateurs évangéliques des Etats-Unis, de France, d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, de Suède, d'Italie, de Grande-Bretagne et, bien sûr de la Suisse entière. Ce bâtiment n'appartenait à aucune église. Il était géré par un Comité chargé de veiller à ce qu'il soit ouvert à tous ceux qui annonçaient l'Evangile de Jésus-Christ.

C'est ce qu'il fut durant longtemps. Quelques aînés se souviennent encore des Ecoles du Dimanche qui l'animaient. D'autres des grandes réunions où, par exemple le conférencier Ulysse Cosandey tenait son vaste auditoire en haleine par ses exposés sur « Les signes des Temps », sans parler pour l'instant d'importantes manifestations évangéliques qui s'y déroulèrent. Nous les mentionnerons aux chapitres du deuxième puis du troisième Réveil à Genève. Notre Eglise Evangélique de Réveil, ainsi que nous le

verrons, en a elle-même profité. Hélas ! bien plus tard, ce lieu consacré par tant de prières et qui avait été destiné à l'annonce de l'Évangile, servit à un « Congrès de magie et de prestidigitation »... Peu après, le Bâtiment de la Réformation fut démoli et remplacé par des bureaux commerciaux. Il est juste de dire que le profit de cette opération immobilière servit à construire le bâtiment du n° 14 de la rue du Village-Suisse qui abrite, entre autres, le très utile « Centre social protestant » de même que l'Action commune d'évangélisation ».

Mais voyons encore rapidement, en trop grand résumé, hélas, quelle était, dans la dernière moitié des années 1800, la situation des principales œuvres et communautés du « Premier Réveil ».

La Société Évangélique poursuit son admirable travail de diffusion de traités, d'évangiles et de bibles. Elle soutient pour ce travail de nombreux évangélistes et colporteurs en Suisse, en France et jusqu'en Belgique. Les fruits de son action ne peuvent être comptés, mais ils ont été des plus nombreux et combien précieux !

L'Église de la Pélisserie est toujours une ruche pleine d'activités et d'une spiritualité rayonnante. Sa situation financière, de par « l'enseignement de la dîme » et la consécration de ses membres, est excellente. Déjà, de la Haute-Ville, on va pouvoir essaimer vers les campagnes avoisinantes.

L'Église libre s'est bien établie dans ses deux chapelles principales, celles de l'Oratoire et de la Rive droite. En 1884, à elles deux, elles comptent 416 membres confessants dont 109 hommes et 307 femmes. Les Ecoles du Dimanche rassemblent 859 élèves. Ces églises entretiennent dans le canton un pasteur et plusieurs évangélistes. Outre les cultes, le dimanche, les « réunions du lundi soir » sont souvent très bien suivies. Mais l'évangélisation, telle qu'on l'entendait au début, fait de plus en plus place à de grandes conférences ; celles du professeur E. Naville sont particulièrement prisées pour leur haute tenue intellectuelle et évangélique. Lors de telles occasions, la Rive Droite se remplit d'un auditoire de choix, bien que la salle soit adossée à un « Théâtre de variétés » fort variées en vérité !

L'Alliance Évangélique (dont aujourd'hui la section genevoise est « L'Action commune d'évangélisation »), après Londres en 1846 et 1851, Paris en 1855, Berlin en 1857, organise à Genève, en 1861, une grande rencontre internationale. Cette libre alliance désirait « que les chrétiens pénétrés de foi et d'amour pour leur Sauveur, déplorant les faiblesses et les maux causés par les divisions, sentant la souveraine importance de la vraie unité spirituelle dans leur attachement commun au Christ, s'unissent périodiquement pour constater, déclarer et démontrer devant tous cette unité essentielle, que ces chrétiens, appartenant à des nationalités et à des églises différentes, sachent se reconnaître, se respecter, se tolérer, s'aimer dans leurs diversités mêmes ». Adrien Naville, président de la branche genevoise de l'Alliance Évangélique, conduira les rencontres des très nombreux délégués accourus de toute l'Europe. On se rassemble dans les différentes salles de la ville. La rencontre finale eut lieu à la Cathédrale, pour y célébrer un solennel culte de Sainte Cène. On vit alors, avec quelle émotion, un vieillard aux cheveux blancs, un ancien exclu du corps pastoral pour ses convictions évangéliques, on vit César Malan monter en chaire pour y prier... De quoi avait-on parlé durant cette semaine de réunions minutieusement préparées par l'organisation et la prière ? Entre autres, de « la sanctification du dimanche » (que pourrait-on en dire aujourd'hui !). Mais encore du « manque de vie spirituelle » et de « l'état d'immoralité dans lequel se trouvait une partie considérable de la société ». A ce propos, le pasteur Paul Leresche écrira, deux ans plus tard dans « L'Espérance » du 30 octobre : « Le mal qui se cachait se montre, s'affiche et devient pire. La masse vicieuse et corrompue porte la livrée du mal et se montre cyniquement comme telle ; ce qui se cachait il y a quelques années s'étale et court les rues ; le scandale ne fait plus scandale, la retenue s'en va, la honte se perd ». Décidément, « il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! » si ce n'est

l'aggravation de ces malheurs qui cependant exigent une réponse de l'Eglise du Christ. Quelle sera-t-elle alors ? C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant que nous appellerons par commodité : « Le Deuxième Réveil ».

Le « Deuxième Réveil »

On raconte que, lors d'une campagne d'évangélisation dans une communauté d'Angleterre, un seul auditeur prit une décision de conversion personnelle à Jésus-Christ. C'était fort peu, en vérité. D'autant que « le converti » n'était qu'un jeune homme d'une quinzaine d'années. On se demandait si les efforts et les dépenses consentis n'étaient pas trop cher payé pour un aussi maigre résultat... Le jeune adolescent était d'une nature décidée et entreprenante. Bien que d'éducation religieuse anglicane, il se joignit à une communauté wesleyenne issue du réveil qui avait remué l'Angleterre, cent ans auparavant, sous le ministère de John Wesley. Rempli d'amour pour son Sauveur, il ne tarde pas à témoigner du salut par Jésus-Christ, et cela dans la rue, monté sur une chaise ou une caisse. Après deux stages d'études rapides, le voilà « prédicateur laïc ». A vingt-trois ans, il est consacré pasteur d'une église méthodiste (wesleyenne). C'est à ce moment qu'il tombe amoureux d'une jeune chrétienne aimante et très décidée, elle aussi, à servir Dieu. Elle se prénomme Catherine. Mais le « salaire » de son fiancé est si faible qu'après avoir prélevé la dîme et consacré le tiers du reste à l'œuvre de Dieu, il devra attendre encore trois ans avant de pouvoir épouser celle que son cœur aime. Catherine avait autant de dons, si ce n'est plus, que son mari William pour « rendre témoignage » et appeler à « une conversion immédiate » ceux qui voulaient « naître de nouveau ». C'est ainsi que fut uni le couple dont le ministère et les entreprises allaient marquer de foyers d'espoir presque tous les pays du monde. Ces deux témoins de la Grâce, c'étaient William et Catherine Booth. A l'étroit dans leur Eglise, ils fondèrent leur propre société d'évangélisation pour mettre en œuvre leurs vues et leurs méthodes particulières. Ils voulaient atteindre et aider les déshérités misérables qui étaient si nombreux, les « laissés-pour-compte » desquels personne ne s'occupait. Et puis, il y avait aussi les « pauvres de Dieu », les gens mieux nantis qui, bien que « religieux », n'avaient pas l'assurance et la joie du salut reçus par la foi en Jésus-Christ. Au début, leur œuvre s'appela la « Mission Chrétienne ». Mais bientôt, organisateur génial, convaincu que la discipline faisait « racheter un temps précieux » et qu'il s'agissait de mener une véritable guerre contre le diable et ses maux, William Booth remodela complètement son travail et celui de ses collaborateurs. La « Mission chrétienne » devint « L'Armée du Salut », dans laquelle comme dans toutes les armées, l'obéissance était une des règles fondamentales. Cela se passait en 1878. Tout ce qui va caractériser l'Armée du Salut fut alors inventé. Les uniformes qui singularisent déjà les « salutistes » comme « soldats de Jésus-Christ », mais encore les fanfares, les drapeaux, les réunions en plein air, d'abord dans les quartiers populeux de Londres, étaient alors un spectacle en soi. Les gens bien pensants trouvaient que de telles démonstrations étaient « shocking », assez scandaleuses et ridicules. La devise « Sang et Feu » devait rappeler le sacrifice expiatoire suffisant de Jésus et l'action nécessaire du Saint-Esprit. Du Saint-Esprit, William et Catherine Booth en avaient été clairement visités. « C'est Lui, affirmaient-ils, qui doit animer les vrais chrétiens et les pousser, par amour, à conquérir des âmes, à les « arracher à la perdition et à l'enfer ». Dès le début, il fut entendu qu'on n'empêcherait pas les « salutistes enrôlés » de se faire baptiser ou de participer à la Sainte Cène dans l'église de leur choix car, l'Armée du Salut, ne désirant pas être une Eglise, on n'y célébrait pas les sacrements. Les deux « S » fixés à l'uniforme des soldats et « soldates » rappelleraient ces deux nécessités principales : « Salut » et « Sanctification ». Avec le temps, à cause du travail d'entraide et de réhabilitation sociale de cette admirable organisation, ceux du dehors ajoutèrent un troisième « S » aux deux premiers. On interpréta ces trois « S » pour qualifier l'œuvre de l'Armée du Salut, avec un brin de malice mêlée cependant d'un certain respect : Soupe – Salut – Savon. La fille aînée du couple Booth se prénomma également Catherine. Elle était belle et aussi douée pour la parole que ses célèbres parents. C'est elle et son mari Arthur Clibborn que nous allons suivre à Genève, lors de la première épopée, épique s'il en est, de l'établissement de l'Armée en Suisse. Parlant encore un français approximatif, la très jeune

Catherine fit ses premières « armes francophones » à Paris. Par manque de temps, nous ne l'y suivrons pas dans ses « combats mouvementés ». Notons cependant que c'est là que les « titis parisiens », par dérision, l'appelèrent pour la première fois « La Maréchale », titre qu'elle adopta avec le sourire et qu'elle porta dès lors au cours de son long et fructueux ministère.

En décembre 1882, Arthur Clibborn arrive à Genève dans son fameux uniforme encore inconnu chez nous. Adolescent, il avait appris le français dans un collège de Suisse et maîtrisait fort agréablement notre langue. Trois jours après son arrivée, il participe déjà à une réunion organisée par le pasteur Darier dans une salle de « La Rive Droite ». On annonce pour le 10 une grande réunion à la Salle Naville, bâtiment de la Réformation. Des affiches sont apposées en ville. Le mercredi 13, il récidive, toujours à la Réformation. Mais ce ne sont là qu'escarmouches. Un avis, jugé incendiaire, annonce en effet :

« L'Armée du Salut livrera ses premières batailles au Casino de Saint-Pierre, vendredi 22 et samedi 23 décembre, à 8h00 du soir. La Maréchale conduira l'attaque. Entrée libre. Venez à 7 heures et demie pour avoir une place. »

Le premier soir, c'est déjà la cohue. On s'entasse. Les escaliers sont encombrés. Dans la rue, des gens offrent même de l'argent pour pouvoir assister à ce que des malveillants appelleront « du cirque évangélique ».

L'opposition ne tarde pas à s'organiser. « Qu'est-ce que ces « Anglo-saxons » (encore eux !), véritable « troupe d'enfants » venue enseigner les héritiers de Calvin », se demande « Le journal de Genève ». Il est vrai que l'escouade ne comprend qu'un seul homme, le mari de la Maréchale et quelques jeunes filles anglaises, dont la cadette n'a guère que dix-sept ans. Cependant, contrairement à toute attente, des genevois, fils de la Réforme, s'avancent au « banc des pénitents », montent même sur la scène et s'agenouillent en implorant, dont plusieurs avec larmes, la Grâce de Dieu... On doit transférer les réunions du Casino de Saint-Pierre à la grande Salle de la Réformation. Trois mille personnes remplissent le vaste auditorium.

Désormais, on ne va plus laisser les Salutistes agir en paix. Leurs réunions sont de plus en plus perturbées par de violents contestataires, des moqueurs, des chahuteurs probablement chargés de ces missions spéciales... Voici le résumé d'une chronique un peu plus tardive : « Au son des tambourins et de la grosse caisse, on répond par celui des casseroles. Le charivari arrive parfois à son comble. La police ronge son frein »... Avec sagesse, les responsables de l'Armée du Salut procèdent non pas à un repli, loin de là, mais décident de se tenir pour un temps « sur leurs positions », si l'on peut dire. C'est ce que remarque un chroniqueur ; il écrit : « L'Armée du Salut a modéré ses allures ; elle a renoncé à ses réclames retentissantes, à ses exhibitions publiques. Un dernier assaut, qui a amené pas mal de bris de vitres et d'écorchures... au Bâtiment de la Réformation, a calmé cette soif de persécution malade (!) qui caractérisait cette importation britannique. Certes, dans le local de Rive, on se réunit encore et l'on y compte des auditeurs suffisamment nombreux ; on y prie avec ardeur, mais on fait moins de bruit... L'Armée du Salut continuera-t-elle à vivre et à se développer sur notre sol ? »

A cette question, répond un arrêté brutal (qui se révélera arbitraire) du Conseil d'Etat, daté du 2 février 1883 ; il « suspend provisoirement les exercices de l'Armée du Salut sur le territoire genevois ». Ce n'est qu'après une décision du Tribunal Fédéral, prise en 1894, déclarant « illégal tout décret d'exception à l'endroit de l'Armée du Salut », que celle-ci est habilitée à jouir à Genève et ailleurs des mêmes droits que les autres communautés. Certes, en dépit des interdictions, l'Armée du Salut a maintenu, sous le manteau, ses activités spirituelles et cela malgré l'expulsion officielle, hors de la ville et du canton, de la Maréchale et de sa jeune collaboratrice... Mais, à Genève, ce n'est qu'en 1898, enfin, que furent

officiellement abolies les mesures d'exception contre cette « Armée assoiffée de conquêtes pour le Christ par la prédication du salut gratuit et immédiat offert par l'Évangile aux pécheurs repentants ».

Oui, l'Armée du Salut fut un authentique fruit et une nouvelle démonstration du Réveil. Sa devise « Sang et Feu » est aujourd'hui tout aussi vraie et nécessaire qu'au temps de sa démonstration première dans notre Cité, vers la fin du siècle passé.

Quel fut un des effets de cette « Armée en marche » sur les milieux évangéliques de Genève, qui peu à peu semblaient s'installer dans une belle et évangélique routine ?

Elle eut un effet stimulant. C'est sans doute cela autant que le fait d'un appel constant de Dieu qui présideront au nouvel essor d'une œuvre déjà connue sous l'appellation « d'Évangélisation Populaire ». Cette association genevoise annonçait par son nom même quels étaient sa vision et son programme. Déjà en 1891, quelques membres de l'Église libre et du comité pour une « Évangélisation Populaire » achètent un terrain de 220 m² sur lequel on va édifier une salle pour rassembler et toucher, par la prédication de l'Évangile, des hommes et des femmes du peuple qui ne mettaient jamais les pieds dans une église. Ils étaient déjà en majorité. Ce local, c'est « La Salle du Port », située dans le voisinage des Rues Basses. Toute l'opération aura coûté environ 120'000 francs, somme considérable pour l'époque. Quelques mécènes parmi les familles évangéliques fortunées apportèrent leur précieux concours financier. Mais comme souvent, ce sont les petites gens qui se privèrent pour que ce projet fût réalisé. Cependant, peu d'années après son inauguration en 1892, on apprend, en 1900, que « La Salle du Port » doit être détruite avec le quartier où elle se trouve pour tout reconstruire selon les plans d'aménagement des quartiers neufs qui se développent maintenant que les anciennes fortifications ont été rasées. Malgré les protestations, la pioche des démolisseurs met fin à l'existence de cette salle d'évangélisation en 1903, onze ans seulement après son inauguration. Va-t-on se décourager ? Pas du tout ! On est convaincu qu'à côté des petites salles existantes et de la grande Salle de la Réformation, il y a une place pour une salle plus grande que les petites et plus petite que la grande. On se met à la recherche... Finalement, on trouve un emplacement favorable, au pied de la colline de Saint-Pierre et à proximité des quartiers populeux, situation du reste facilement accessible de la Rive Droite par les ponts et les tramways encore tirés par des chevaux. Ce sera « La Salle Centrale ». Il est décidé que pour rendre l'accès plus facile à tous, on ne donnera à ce bâtiment aucun aspect d'église, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Au rez-de-chaussée se trouve une salle de quelque 800 places et au premier deux autres de 150 et 50 places séparées par une paroi mobile. Le Comité de la « Société immobilière de la Salle Centrale de la Madeleine » veillera non seulement à sa réalisation matérielle, mais à son fonctionnement et à son entretien. En l'article 3 de ses statuts, il est stipulé que « ces locaux seront affectés à des assemblées ayant un caractère religieux ou philanthropique ou à d'autres réunions destinées au développement moral et religieux de notre population. Les activités religieuses seront régies d'après les principes de « L'Alliance Évangélique », ce qui exclut la possibilité que ce bâtiment, en tout ou en partie, soit accaparé par un groupe religieux particulier ». La Salle Centrale deviendra, durant de belles années, un lieu d'intenses activités évangéliques de toutes sortes. « L'Évangélisation Populaire » y accomplit un ministère admirable d'appel, d'accueil et d'entraide. Plusieurs genevois « se souviennent » encore de s'y être convertis ou d'avoir participé à ses chorales, à ses équipes de visiteurs, à ses groupes de jeunesse, à ses fêtes populaires largement ouvertes à ses dévoués animateurs parmi lesquels il faut citer les chers et fidèles pasteurs Sauvin et Houriet, eux aussi hommes de réveil à leur façon.

Ici encore, contre notre gré, le temps et la place nous manquent pour rappeler comme il le faudrait le ministère exceptionnel et l'influence évangélique du grand pasteur et orateur Frank Thomas (1862-1928). Durant plus de trente-deux ans, ce maître de la chaire attira par sa prédication fidèle et souvent d'actualité les foules qui, dimanche après

dimanche, remplissaient le Victoria-hall. Travailleur infatigable, il rédigea de nombreux ouvrages et fut le premier à se servir de la T.S.F., comme on appelait encore la radio, pour transmettre des cultes.

Et que dire de cette femme remarquable que fut Adèle Pélaz née à Fleurier en 1850. Sa famille s'installe à Genève. Sa mère y meurt en 1854. La petite Adèle et son cadet Henri seront élevés par leur grand'mère maternelle, Mme Vogt. A seize ans déjà, elle sort de l'Ecole Supérieure avec son diplôme. Peu après, elle est préceptrice, puis entre et reste durant quinze ans dans l'enseignement. Mais de plus, elle explique l'Evangile dans trois groupes de trois Ecoles du Dimanche qui se tiennent à Coutance, à l'Athénée et à la Salle de la Réformation. Avec son amie Mlle A. Cramer, elle fonde l'Union Chrétienne des Jeunes Filles, en 1875. Elle a vingt-cinq ans et semble avoir déjà rempli tout son temps libre au service de Dieu quand, dans le Foyer de Mlle Brandt, elle commence à réunir quelques jeunes gens désœuvrés. C'est le tout début de l'œuvre à laquelle M. Ernest Favre donnera le nom d'Etoile et où « une foule de jeunes gens, désœuvrés, livrés souvent au mal et qui rôdent dans les rues de Genève, seront transformés en chrétiens authentiques et en citoyens utiles par l'Evangile du Christ, qu'elle annonce ». Ce sont des milliers de jeunes gens qui, durant les soixante-deux années du ministère de Mlle Pélaz à l'Etoile, s'y sont convertis. Plusieurs sont devenus missionnaires, évangélistes et pasteurs. Elle fut assistée dès le départ par des chrétiennes d'élite dont Mmes de Senarclens, F. Neccker, A. van Berchem...

Le but de l'Etoile est précis :

« Travailler à la formation du caractère moral des jeunes gens et au développement de leur conscience d'après les principes de l'Evangile.

Affirmer la nécessité de leur conversion et celle d'une nouvelle orientation de toutes leurs facultés par le Saint-Esprit et la Parole de Dieu.

Eveiller en eux le désir de servir Jésus-Christ en travaillant au salut de leurs frères.

Développer leurs études et leur ouvrir des carrières.

Leur fournir de solides apprentissages en rapport avec leurs aptitudes.

Inspirer à tous l'amour de Dieu, du prochain, du travail, du foyer, de la patrie ».

Mme A. Pélaz, femme de prière et de témoignage, affirmait, elle aussi, cette vérité qui mérite d'être méditée : « Si le ministère n'est pas le fruit quotidien de la puissance de l'Esprit, ce ministère sera vide de sens ». Concernant les enfants, qu'il fallait « amener à la conversion », elle disait encore : « Apprenez-leur à bénir le Seigneur chaque jour de ce qu'ils sont à Lui. Ce sera le meilleur moyen d'affirmer leur conversion ». Qui n'a pas remarqué dans tous les recueils de cantiques ceux qui sont signés de leur auteur : A. Pélaz ? Et parmi ceux-là, celui qui résume si bien le secret de la vie de foi, de joie et de dévouement que fut celle de cette extraordinaire mais humble servante de son Sauveur et Seigneur :

*« Jésus, ta sainte présence est la source du bonheur.
Dans la joie ou la souffrance, elle est le repos du cœur.
Fais briller sur moi ta face, O Jésus, Agneau de Dieu ! A tes pieds, c'est là ma
place, près de toi mon ciel est bleu ».*

Les hommes et les femmes cités, et bien d'autres encore que nous regrettons de ne pouvoir mentionner, ont contribué, sans nul doute, à ce que nous avons appelé « Le Deuxième Réveil à Genève ». Oui, nous nous « souvenons », avec respect, de ces témoins qui, de toute leur hauteur, nous ont précédés sur le chemin de l'obéissance à l'Évangile, cet unique message de salut et d'espérance.

Le « Troisième Réveil »

Sans oublier nos grands réformateurs, dont nous sommes les héritiers spirituels reconnaissants, nous avons signalé l'influence indirecte certaine, sur la vie spirituelle plusieurs fois renouvelée à Genève, d'un Wycliffe, d'un Knox, d'un Wesley, d'un Haldane, d'une Catherine Booth-Clibborn. Or, c'est encore au sud-ouest de la Grande-Bretagne que nous devons retourner pour y être les témoins d'événements dont les fruits, entre autres, provoquèrent la naissance puis le développement d'un « Troisième Réveil » en bien des pays d'Europe et, dans une très modeste mesure, à Genève et ailleurs dans notre pays.

Nous sommes à la fin d'un siècle, vers 1890, au Pays de Galles. L'état moral et spirituel de cette région « de vertes vallées », mais aussi de tristes corons et des noires pyramides, déchets de mines de charbon, cet état est déplorable. L'alcoolisme, la violence, l'immoralité y font de terribles ravages. La misère s'y traîne partout. Les églises, semble-t-il, n'ont rien à opposer à cette marée polluante.

Cependant, quelques fidèles réalisent que, dans de telles conditions, la seule arme possible est la prière. Mais pas n'importe laquelle. Il s'agit de l'intercession, d'un recours parfois dramatique à Dieu, souvent même d'un « enfantement spirituel avec cris et larmes ». Ces combattants d'avant-garde ont dû mettre leur vie en ordre selon les directives que le Saint-Esprit, et personne d'autre, suggérait individuellement aux hommes et femmes en prière, parmi lesquels des jeunes de plus en plus nombreux. Puis leurs supplications eurent pour requête dominante un appel au Seigneur afin qu'Il leur fasse la grâce d'une indispensable visitation de « la puissance promise du Saint-Esprit ». Le chant de cette ardente prière fut le célèbre « Send the Fire o Lord ! » :

*« Seigneur, ce que mon cœur réclame
C'est le feu, c'est le feu, c'est le feu !
Que sur moi descende la flamme
De ton feu, de ton feu, de ton feu ! »*

Un jeune mineur devenu prédicateur, Evan Roberts, né en 1878, fut un des humbles instruments utilisés pour préparer et propager le Réveil extraordinaire qui allait éclater. Il ne cessait d'exhorter ceux qui déjà s'étaient convertis à Jésus-Christ d'être « remplis », « visités », « baptisés du Saint-Esprit ». « Ce n'est pas de bière ou de liqueur qu'il faut être rempli, mais du Saint-Esprit », rappelait-il inlassablement. Il enseignait même aux enfants des Ecoles du Dimanche à prier ainsi : « Oh ! Dieu, envoie ton Esprit sur notre région ».

Quant Evan Roberts visite une église, il demande fréquemment aux chrétiens convertis : « Combien d'entre vous sont-ils baptisés dans le Saint-Esprit et en sont-ils remplis ? Car il faut que vous soyez remplis de l'Esprit ! » Les églises désertées commencent à se remplir. On y prie, mais aussi on loue Dieu, on Lui déclare avec bonheur l'amour éprouvé pour le Seigneur. Et l'on chante, l'on chante abondamment des chants d'adoration fondant les assemblées dans l'unité de l'Esprit. Les réunions sont très peu dirigées par les pasteurs qui ne pensent pas devoir en remplir les silences. Le revivaliste Evan Roberts, dans les églises où il est appelé, n'y prêche que quelques minutes et parfois pas du tout. Il se contente de prier et de louer Dieu avec les autres, soumis à la direction du Saint-Esprit. Souvent les réunions se prolongent durant des heures, et de temps à autre même du soir jusqu'au petit matin, à l'heure où les mineurs doivent regagner le fond.

Le 13 novembre 1904, lors de ce qui aurait dû être la réunion de clôture d'une semaine de telle retraite, le Saint-Esprit descendit à la fois sur un millier de personnes

réunies à Aberdare. On se souvient de cette date comme du jour « où le feu descendit ». Ce feu d'amour pour JESUS et pour les PERDUS se répandit de proche en proche. Et, il faut le souligner, surtout grâce aux actions et aux témoignages des jeunes. Car, si le « Réveil du Pays de Galles » fut un réveil de prières, de louanges, de chants et de démonstrations du Saint-Esprit, ce sont essentiellement des jeunes de 16 à 25 ans qui en furent les porteurs et les propagateurs. Alors, en l'espace de deux ans, 100 000 âmes se convertissent au Pays de Galles. Des villages entiers sont embrasés. Les débits de boissons se ferment faute de clients. Les églises sont pleines de gens qui se repentent de leurs péchés, et cela non pas à la suite d'appels pathétiques de perdition éloquentes, mais sous l'action du Saint-Esprit soulignant dans les cœurs l'horreur de la prédication et exaltant l'amour sauveur de Jésus. Sous l'effet de ce feu purificateur, la violence et la criminalité reculent, reculent en quelques semaines. Un juge de Swansea rapporte que le samedi avant Noël, il n'y avait plus personne à juger au tribunal de la ville. Dans la région, on priait et on chantait partout : les mineurs au fond des mines, les fermiers dans leurs champs, les bergers sur leurs montages. L'Eglise était à genoux. Et comme le dira plus tard un autre gallois, que nous avons bien connu, le pasteur Thomas Roberts : « Quand une église est à genoux, elle est invincible ! ».

On parla dans le monde entier de ce « Réveil du Pays de Galles », au feu duquel on venait s'allumer afin d'en répandre la flamme. C'est durant le temps de la préparation à ce réveil exceptionnel que naquit Georges Jeffreys, le 28 février 1889. Il se convertit au Seigneur vers la fin de cette période sans pareille. Car, à propos de réveils, il faut constater qu'ils sont bien plutôt périodiques que permanents. Dès sa conversion, G. Jeffreys est actif dans son groupe de jeunesse. Il participe régulièrement aux réunions d'appel en plein air où il rend son témoignage. Il a commencé une carrière commerciale, car il doit soutenir financièrement sa mère devenue veuve. En 1912, il est baptisé du Saint-Esprit quand son pasteur lui impose les mains lors d'une retraite en son église congrégationaliste de Maesteg. Libéré de ses devoirs filiaux, il va pouvoir entrer dans une école biblique afin de s'y préparer au ministère. En 1915, nous le retrouvons pasteur en Irlande. Bientôt ses collègues, reconnaissant en lui des dons d'évangéliste, le soutiennent et le lancent dans son extraordinaire carrière de revivaliste.

Son message est simple. C'est celui du « Plein Evangile » ou de « L'Evangile aux quatre angles » :

JESUS sauve !
JESUS guérit !
JESUS baptise du Saint-Esprit !
JESUS revient !

Non seulement Georges Jeffreys croit en la vérité de ce message « d'aplomb sur la Parole de Dieu », comme l'écrira dans un ouvrage Louis Dallière, professeur à la Faculté de théologie de Montpellier. Mais G. Jeffreys met ce message en pratique, avec foi et simplicité. Il appelle à la conversion immédiate, il prie pour des files de malades en leur imposant les mains, il chasse les démons des inconvertis qui en sont les victimes. A ce propos, G. Jeffreys ne croit pas, et avec raison, que d'authentiques chrétiens convertis et baptisés, puissent être possédés car, dit-il, « le Christ ne saurait cohabiter avec des démons à l'intérieur d'un fidèle ». Mais lorsqu'il discerne dans la file des malades pour lesquels il va prier une âme tourmentée, il en chasse, « au Nom de Jésus », les esprits de ténèbres et invite cette âme libérée à recevoir le Christ dans la maison de sa vie ainsi purifiée. Le Principal Jeffreys, tout comme ses pères du Réveil, insiste sur le devoir du converti baptisé d'eau de rechercher le baptême dans le Saint-Esprit et « d'aspirer aux dons, aux charismes spirituels », comme aussi aux manifestations du « fruit de l'Esprit ». Il prêche avec sérieux et joie « le retour glorieux du Christ » et l'Evangile de son Règne qui vient. Dieu honore la fidélité de vie et d'enseignement de ce serviteur auquel Il a accordé des dons remarquables. Des foules de plus en plus nombreuses se rassemblent partout en Grande-Bretagne pour

l'entendre et demander la prière. La presse nationale relate ces rencontres extraordinaires où des gens de toutes conditions se convertissent par centaines ; où des malades, des infirmes, des incurables sont guéris et parfois spectaculairement miraculés devant tous. En 1926, le très vaste et fameux Royal Albert-Hall de Londres est bondé de gens qui veulent participer à ces rencontres de foi, de joie, d'action spirituelle. En 1928, Georges Jeffreys y baptise par immersion plus de mille fidèles. En 1931, quinze mille personnes remplissent l'immense Cristal Palace (qui brûla pendant la guerre de 1939-1945) où l'auteur de ces lignes vit, à cinq mètres de lui, la guérison instantanée d'une aveugle totale... En juin 1952, dix mille fidèles s'y retrouvent pour participer à un mémorable service de Sainte Cène. Des Eglises de Réveil (Eglises d'Elim) se sont constituées en Grande-Bretagne, fruits de ce renouveau. Dans ces communautés d'accueil, le Plein Evangile peut être enseigné et pratiqué librement, les charismes (les dons spirituels du Saint-Esprit) y sont exercés. La joie, la paix et l'ordre harmonieux d'une liberté spirituelle exempte de tout fanatisme règnent dans ces jeunes églises conduites par de jeunes pasteurs disciplinés et fermement dirigés par un Consistoire Central siégeant à Londres.

Sur le continent, on a entendu parler de ce revivaliste gallois qu'est le Principal Georges Jeffreys. Plusieurs fidèles se rendent en Angleterre pour observer ce qui se passe dans ces réunions. Parmi ces visiteurs de Suisse se trouve un noble serviteur de Dieu, descendant d'une famille praticienne de professeurs, de magistrats, de théologiens : le pasteur Fritz de Rougemont, de l'Eglise Réformée de Neuchâtel. Il va suivre une des campagnes de Georges Jeffreys et converser avec lui. Convaincu de l'authenticité biblique de son message, le pasteur F. de Rougemont invite le Principal Jeffreys en Suisse romande. En 1933 a lieu, au Grand Hôtel de Caux, la première rencontre préparatoire d'une première campagne de Réveil en Romandie. Celle-ci se déroulera à Genève, pour ne parler que de notre ville, en 1934. Afin de la présenter et d'en suivre les résultats, le pasteur de Rougemont a créé une association « L'Union pour le Réveil », qui regroupe quelques pasteurs et laïcs désireux de collaborer. Tout est très minutieusement et efficacement organisé, mais aussi bien préparé par la prière de nombreux évangéliques. La Grande Salle de la Réformation (une fois de plus !) est comble pour entendre le revivaliste britannique (encore un anglo-saxon !), le Principal Georges Jeffreys, dont le portrait est placardé partout en ville sur de grandes affiches. Son message est toujours le même. Sobrement, mais sous une onction évidente du Saint-Esprit, cet homme de Dieu appelle à une décision immédiate et personnelle de conversion à Jésus-Christ. Des gens lèvent la main en signalant ainsi leur engagement spirituel. Georges Jeffreys affirme encore, Bible en main, que « JESUS est le même aujourd'hui comme hier » pour guérir les cœurs brisés et ceux qui sont affligés dans leur corps car, selon Ses promesses, JESUS GUERIT. Il impose les mains, en priant, à une foule de malades, pendant que l'auditoire chante sa foi en la Grâce du Seigneur. Tout comme Evan Roberts dans son Pays de Galles natal, Georges Jeffreys demande aux chrétiens convertis de rechercher le baptême et les charismes du Saint-Esprit. Et puis, il incite chacun à vivre et à témoigner dans l'attente du « Retour du Christ », « seul espoir du monde ». Le Principal Jeffreys baptisera dans le lac, en 1934, quelque vingt à trente convertis de vieille ou récente date.

En septembre 1935, sous les mêmes auspices, le Principal revient à Genève pour une deuxième campagne, toujours à la Réformation. L'auteur de ces lignes participe comme aide-traducteur à ces réunions inoubliables.

De même qu'en Angleterre, certains auraient souhaité qu'une Eglise de Réveil fût créée dans notre ville pour y accueillir ceux et celles qui désiraient vivre leur nouvelle foi en toute liberté de témoignage et de pratique. Mais les membres de l'Union pour le Réveil sont d'une opinion différente. Ils pensent et espèrent vraiment que « le réveil charismatique » va pénétrer dans les « églises officielles ». Cependant, l'heure n'en était pas encore venue. Les Eglises et Communautés genevoises n'y étaient pas disposées. En ce temps-là, l'opposition

à tout ce qui pouvait ressembler à du « pentecôtisme » y est encore largement majoritaire et souvent véhémement.

Dans ces conditions, une demi-douzaine d'amis et l'auteur de ces lignes, contrairement à la pensée de l'Union pour le Réveil, étaient d'avis que la parole de Jésus : « Il faut des outres neuves pour le vin nouveau » s'appliquait sans aucun doute à la situation locale du moment. Certes, il existait bien à Genève, comme ailleurs en Suisse, et cela depuis plusieurs dizaines d'années, un petit groupe de « Pentecôtistes » fervents. Celui de notre ville se réunissait à la Taconnerie. Il était dirigé par un tailleur retraité, habitant Gland, M. Siefer. Homme de droit et consacré, il avait vu sa modeste communauté être revigorée par la visite de l'évangéliste Smith Wigglesworth, dans les années 20. Cependant, l'ostracisme ambiant et sans doute certaines erreurs de pratique avaient enfermé ces fidèles dans un témoignage restreint, ignoré du public et, comme nous l'avons déjà signalé, considéré par les églises et communautés en place comme déviationniste et sectaire, sinon « satanique ».

Il fallait donc « faire du neuf », établir un autre témoignage « hors les murs ». Conforté par l'enseignement de Jésus et par le fait si souvent démontré que la plupart des réformes ou des réveils avaient été contraints de dresser leur tente à côté des cadres traditionnels figés dans leurs conceptions particulières, les intendants du Château de Presinge encouragèrent un tout jeune serviteur de Dieu, ami du Principal Jeffreys, à mettre en œuvre ses convictions profondes. C'est ainsi qu'on annonça, par voie de presse, la première réunion de réveil d'une église naissante. Elle aurait lieu au troisième étage du Bâtiment de la Réformation, le mercredi 20 novembre 1935. On y proclamerait le « Plein Evangile » et l'on imposerait les mains aux malades. Un culte serait célébré le 24 novembre à 9h30.

Parallèlement, l'Union pour le Réveil, chaque lundi soir, organisait dans la grande Salle Centrale toute pleine, ses excellentes « réunions de continuation ».

Mais d'où venait ce jeune serviteur de Dieu qui avait « osé » ? En 1935, il avait fait partie de l'équipe du Principal Jeffreys en Romandie. A Genève, on les avait très confortablement logés à l'hôtel Richemond. C'est là que se tinrent des tractations animées entre les partisans de la vision de l'Union pour le Réveil et la faible minorité locale appuyée par le Principal Jeffreys qui était d'une conviction différente. Mais avant cela, d'où venait-il ? Il arrivait tout juste de Lille, dans le Nord de la France, où il avait aidé le jeune pasteur Arthur Maret à créer une Assemblée Evangélique du Plein Evangile, assemblée qui, sous une autre appellation, y poursuit aujourd'hui encore un vigoureux témoignage. Quelle organisation allait-elle le soutenir à Genève ? Aucune ! Ni pour couvrir les frais de location, ni pour assurer sa subsistance. Il lui semblait très normal de « vivre par la foi », lui qui allait prêcher aux autres. Quel âge avait-il ? Vingt-trois ans ! Comment s'appelait-il ? Adolphe Hunziker, puisqu'il faut bien dire son nom...

Ce 20 novembre 1935, une trentaine de personnes seulement étaient « venues voir »... Puis, peu à peu, malgré une opposition assez générale et parfois très vive, les auditoires augmentèrent. Quel était son message ? Quel était le message de ceux qui vinrent le seconder, dont son cher ami le pasteur A. Maret fut le premier, dès le mois de mars 1936 ? Ce message était exactement le même que celui du Principal Jeffreys :

JESUS sauve

JESUS guérit

JESUS baptise

JESUS revient

Ce fut là l'essentiel de notre prédication et de notre pratique d'évangélisation. Bien entendu, les études bibliques du mercredi soir, les réunions de prières du vendredi, les cultes du dimanche abordaient d'autres thèmes d'édification et d'actualité. Outre les fortes « réunions d'hommes », la « chorale masculine », le « chœur mixte », les « réunions de jeunesse », les « réunions de consécration et d'accueil du Saint-Esprit et de ses dons » (rencontres au cours desquelles nous imposons les mains aux convertis baptisés dans l'eau et qui aspiraient au baptême dans le Saint-Esprit), outre l'organisation d'une troupe de louveteaux et d'éclaireurs, nous avons encore présidé nous-mêmes d'autres « réunions pour le Plein Evangile », alternativement dans une demi-douzaine de magasins vides, ou salles de différents quartiers. Genève connaissait alors une grave crise et beaucoup de locaux et d'appartements étaient inoccupés. Par la force des choses, et de notre croissance lente mais continue, commença alors notre transhumance assez exceptionnelle dans bien des salles publiques. L'Eglise Evangélique de Réveil, ne possédant pas de locaux en propre, a occupé tour à tour : la Salle des Photographes, au troisième étage de la Réformation ; les Salles du Comité, du même bâtiment ; et la Salle Naville, à l'arrière de la Grande Salle de la Réformation, Grande Salle où nous avons cependant célébré des baptêmes. Les caves de la réformation abritaient les différents groupes de l'Ecole du Dimanche, sans possibilité de séparation entre eux. Puis nous sommes montés au Casino de Saint-Pierre pour nos cultes et réunions d'évangélisation où, entre bien d'autres, Mlle G. Jaccoud, notre première missionnaire en Afrique, se convertit radicalement. Nous avons aussi occupé la Salle du premier étage de la Salle Centrale et, occupé parfois la Grande Salle aussi. Ensuite, ce fut la Salle des Amis de l'Instruction et enfin le fameux Conservatoire de Musique, d'abord pour l'évangélisation du dimanche soir, puis pour les cultes du dimanche matin également. Cette salle de concert fut pleine durant des années. Il s'y déroula des cultes d'une grande ferveur et des réunions de réveil où des conversions, guérisons et parfois miracles « confirmaient l'annonce et la pratique du Plein Evangile ». Et cela dura jusqu'au dimanche 15 juin 1966, date à laquelle notre contrat avec le Conservatoire expirait définitivement pour cause de réfection et de réaménagement complets de cette salle de concert. Cependant, « grâce prévoyante » de Dieu, c'est ce dimanche-là que nous pouvions inaugurer au n°4 de la rue du Jura, notre chapelle terminée et bien aménagée, après trois ans de construction et d'aventures de la foi ! Il faut savoir que cette construction fut décidée tandis que notre « Fonds immobilier » était riche de 30 000 francs... L'opération totale allait s'élever à plus de trois millions de francs suisses. Dieu seul sait quels sacrifices furent alors consentis par nos membres pour que cette « folle » entreprise, cependant indispensable, fût menée à son terme. Les fidèles, qui déjà pratiquaient librement la dîme en temps ordinaire, se sont appauvris pour que ce bâtiment devienne enfin notre principal outil de travail et un lieu d'éventuelle retraite pour nos vétérans qui le souhaiteraient et pourraient ainsi « habiter dans la maison du Seigneur jusqu'à la fin de leur vie ». La première estimation budgétaire de 1'400'000 francs ayant passé pour finir à 3'200'000 francs environ, il nous fallut envisager impérativement de louer des « appartements meublés » pour aider à payer les intérêts d'importantes hypothèques. Là encore, Dieu allait « prévoir » et « pourvoir ».

En effet, bien des années auparavant, en un temps où les aides familiales et les soins à domicile n'étaient pas organisés comme aujourd'hui, en 1947, une jeune chrétienne d'une trentaine d'années répondait favorablement à l'appel d'un de nos Conseils et entra au service de la communauté comme « sœur visitante ». Son « salaire » était dérisoire : 120 francs par mois ! C'est elle qui, durant plus de trente ans, a travaillé « à plein temps », c'est le cas de le dire, consacrant les meilleures années de sa vie au service de son Seigneur dans la communauté. Cela jusqu'en 1979, date officielle de son entrée « à la retraite », retraite cependant « active » s'il en est. C'est Sœur Marielise, Marielise Schobloch pour l'état civil, mais Marielise tout court pour ceux et celles qui sont devenus les vieux amis de cette servante de Dieu au savoir-faire et à la capacité de travail au-dessus de l'ordinaire. Ce fut donc elle qui, avec ses aides bénévoles, aménagea entièrement, sans demander un franc à la communauté, les vingt-cinq studios et appartements meublés qu'il nous fallut, et qu'il nous faut encore louer pour équilibrer nos charges financières. Avec son collaborateur dévoué,

Milo Kislig, Sœur Marielise n'a remis ce service qu'au printemps 1985. Par leur travail scrupuleux, tous deux ont rapporté des sommes considérables et nécessaires à la Société Immobilière « Jura-Réveil » dont l'E.E.R. est propriétaire. Voici bien des années, quelqu'un disait en boutade : « A Genève, il y a deux pasteurs dont le troisième est sans doute le plus important : Sœur Marielise »... Il y a du vrai dans cette affirmation et nous sommes heureux de rendre hommage à cette exceptionnelle servante de Dieu. Car en soulageant les ministères de bien des obligations, elle a su leur « donner du temps » pour les tâches de prédications, de visites et d'écriture qui ont pu être les leurs. « Nous nous souvenons ». Comme nous nous souvenons aussi des magnifiques bouquets dont elle a réjoui nos yeux dans notre chapelle.

Mais pour revenir un peu en arrière et hors de « chez nous » : qu'est devenue l'Union pour le Réveil ? Ses réunions du lundi se « clairsemaient ». Déjà plusieurs de ses membres s'étaient soit engagés activement dans leur paroisse soit joints à certaines communautés dont quelques-uns dans la nôtre et, en plus grand nombre, dans celle « des Buis ». Cependant, les réunions de prière et de Sainte Cène du mardi, quelques amis qualifient, aujourd'hui encore, comme « ayant été les plus ferventes auxquelles ils aient jamais participé ». Toutefois, un brusque changement de cap va se produire. Au cours d'une retraite, quelque part en Suisse, le pasteur Fritz de Rougemont, et un pasteur français L.D., d'Evreux, avaient été désignés, par révélation solitaire d'un « prophète suisse-alsacien du Mouvement Apostolique », comme « apôtres ». L'un de Romandie, l'autre de Normandie. Le pasteur français, aussi désireux qu'il fut de faire la volonté de Dieu, gardait, à ce qu'il nous dit plus tard, un souvenir certes ému, mais non sans interrogations à propos de cette surprenante et impérative désignation, sans consensus général ni ministère désignatif préalable. Le pasteur suisse, lui, la prit très à cœur. Changeant alors complètement de convictions, au cours d'une « réunion du mardi », à Genève en 1952-53, après avoir exposé aux principaux responsables locaux de l'Union pour le Réveil ce qui lui était arrivé, il leur demanda, en cette qualité « d'apôtre », combien d'entre eux voulaient soutenir l'implantation dans notre ville de « l'Eglise Apostolique Primitive ». Tous levèrent la main, à l'exception de deux amis qui nous ont rapporté les faits. C'est ainsi, qu'à terme, une partie des fruits de la visite du Principal Jeffreys servirent finalement à former cette nouvelle communauté, sœur cadette de la nôtre, sœurs qui cependant ne se fréquentent pas encore beaucoup. Notre souhait serait qu'un jour elles unissent plus manifestement leurs destinées dans un témoignage commun. Un essaimage, certes différemment motivé, se produisit aussi en 1976, lorsque plusieurs dizaines de membres de notre Eglise Evangélique de Réveil apportèrent une vie renouvelée à l'Eglise Libre de la Rive Droite en se joignant à cette communauté dont le flambeau était bien près de s'éteindre. L'essentiel en tout cela, n'est-il pas que la doctrine et la pratique du réveil charismatique gagnent du terrain en se propageant ici et là, même au prix de quelques souffrances, et que, pour finir, l'Amour triomphe ? Nous le croyons avec reconnaissance car, selon la providence admirable de Dieu, c'est souvent ainsi que « du fort Il peut faire sortir le doux ».

Très tôt dans son histoire, la devise de l'Eglise Evangélique de Réveil a été, et elle l'est toujours : « SERVIR ». Ce verbe était brodé sur les fanions que les jeunes d'autrefois attachaient fièrement à leurs vélos. Il figure encore sur le sceau de nos églises de Suisse Romande. « Servir » à l'intérieur de la communauté en étant accueillant. Et aussi, quand l'occasion s'en présente, non seulement par le témoignage de la parole mais par l'action bonne, individuelle ou collective. A ce propos, et entre autres, rappelons l'envoi de colis de vêtements, paquets dans lesquels on glissait un Nouveau Testament, adressés aux familles des patriotes exécutés dans le maquis du Vercors. On aménagea aussi, en contact avec l'organisation juive des « Filles d'Esther » un vestiaire en faveur des réfugiés israélites internés durant la guerre à « Val Fleury ». Les anciens parmi nous « se souviennent » de la collecte extraordinaire et de l'expédition de deux wagons d'objets et de marchandises de toutes sortes dépêchés à nos frères sinistrés de guerre en Normandie. En 1981, deux semblables actions ont été entreprises sous les auspices de l'E.E.R. pour les victimes des

tremblements de terre de la région de Naples. De son côté, « Dorcas », le cercle de couture, a posté, depuis quarante ans, d'innombrables colis vers les champs missionnaires. Une dizaine de membres, parmi ceux de la communauté locale, ont fait des stages plus ou moins longs dans quelques missions apparentées en Afrique ou ailleurs. Et puisque nous parlons de SERVIR, pourquoi ne pas mentionner un exaucement très remarquable mais à vrai dire peu attendu. Au cours d'une retraite, un serviteur de Dieu présent parmi nous, avait eu l'étrange audace d'annoncer que « si nous demeurions fidèles, notre message se répandrait bien au delà de notre ville et de nos frontières... ». Depuis 1957, d'une part, cette « prophétie » s'est réalisée surtout par le travail d'impression combien fidèle et persévérant de Mlle H. Jeanneret qui a mult copié, distribué, mais aussi expédié auprès et au loin nos « Messages Dominicains » et nos « Nouvelles Communautaires » en nombre impressionnant, représentant des tonnes de papier. D'autre part, les pasteurs de l'E.E.R. de Genève ont eu l'occasion de collaborer avec d'autres amis, au lancement et au soutien de l'œuvre de « Radio Réveil » qui, au cours des années, est devenue « L'Action Chrétienne par la Radio et la Presse ». Plus localement, par ses ministères, l'E.E.R. a participé depuis la première visite de Billy Graham en notre ville, en 1955, à la vie et aux entreprises de l'Action Commune d'Évangélisation.

Bien entendu, le pasteur Hunziker ne fut pas seul à œuvrer dans le cadre de l'E.E.R. de Genève jusqu'à sa « retraite active ». « Il se souvient » avec reconnaissance de chacun de ses collègues qui nous ont apporté leur précieux concours selon leurs dons particuliers et durant des périodes plus ou moins longues. Ces sentiments, aujourd'hui, s'adressent surtout, très spécialement, à l'excellent pasteur Carl Ledune. Depuis sept ans déjà, il conduit la Communauté avec une compétence et une consécration exemplaires. Il est secondé actuellement, par le jeune pasteur et très bon musicien J.-F. Bussy, qui a aussi accepté des responsabilités partagées dans la communauté de Nyon. Tout au long des années, les membres des différents Conseils ont été de fidèles soutiens et de sages conseillers. Parmi eux, nous n'en mentionnerons qu'un : James Aeberhard, fonctionnaire retraité des Postes. Sa disponibilité, son savoir-faire, sa persévérance et ses encouragements en toutes circonstances, son travail minutieux, tout spécialement durant la période difficile de la construction de notre bâtiment, ont été admirables. « Nous nous souvenons », comme nous nous souvenons des techniciens, des diacres, des musiciens et de tous ceux qui, dans la fidélité à leurs fonctions ou en leur qualité de membres, ont contribué à la vie et au témoignage de l'E.E.R. Sans être membres inscrits, de nombreux « amis de l'E.E.R. » ont compris et apprécié notre action ; de ceux-là aussi, « nous nous souvenons ».

Entourée de trois côtés par le territoire de la France, l'E.E.R. de Genève n'a pu collaborer qu'à l'établissement de l'œuvre de Réveil de Nyon. Cependant, elle eut le privilège de soutenir, selon ses faibles capacités et par la prière, le ministère pionnier débordant de foi, de courage et de joyeuse énergie, que fut celui du pasteur A. Maret. Il se dépensa sans compter dans tout le Nord Vaudois : à Yverdon, Sainte-Croix, Baulmes, L'Abergement, Couvet, Le Sentier, Vallorbe, puis enfin à Lausanne dès 1940.

Il est intéressant de le signaler, la première église constituée qui se « réveilla » en Suisse romande fut l'ancienne Eglise Baptiste de la Chaux-de-Fonds. En 1932, elle était encore « dans l'opposition » lors des réunions de réveil que le pasteur Bernard de Perrot et l'évangéliste Douglas Scott présidèrent dans cette ville. Dans une opposition cependant très travaillée par le message et la pratique du « Plein Evangile » qui venait d'être annoncé. Convaincue par la Parole de Dieu et décidée à obéir, cette église fut mise en demeure de choisir : ou renoncer à sa « nouvelle orientation » ou se retirer de son ancienne appartenance. En 1933, à la suite d'un vote quasi unanime, elle devint, avec son pasteur, le pasteur A. Thomas-Brés, une église indépendante sous l'appellation d' « Eglise Evangélique ». Après différentes péripéties, Ernest Lorenz en fut le pasteur titulaire. Les connaissant, depuis leurs ministères communs dans le Nord de la France, le pasteur Lorenz rejoignit ses amis Maret et Hunziker lors de la troisième « Convention d'Yverdon », en 1939.

Et c'est ainsi que « chemin faisant », on ajouta « de Réveil » au nom de l'église de La Chaux-de-Fonds qui, avec son pasteur, fortifia la communion fraternelle des E.E.R. de Suisse romande.

Le travail si fécond et la consécration de ses vieux amis et collègues A. Maret et E. Lorenz ont souvent servis d'exemple et de soutien moral à l'auteur de ces lignes et cela bien davantage que ces vétérans ne l'ont jamais soupçonné.

Depuis ces modestes débuts, d'autres groupes et églises de Réveil se sont constitués ici ou là, par leurs pasteurs, ont formé la communion fraternelle des Eglises Evangéliques de Réveil de Suisse romande. Cette longue union de fait a été scellée officiellement par le lien légal de l' « Union des Eglises Evangéliques de Réveil de Suisse Romande », association constituée à Lausanne le 22 septembre 1984. Les Eglises et Groupes de Réveil des localités suivantes en font actuellement partie :

Bienne	Genève	Saxon
La Chaux-de-Fonds	Lausanne	Vallorbe
Fleurier	Le Sentier	Vevey
Fribourg	Nyon	Yverdon
	Payerne	

Mais la porte de cette union, cela va sans dire, est encore et toujours fraternellement ouverte.

Conseillés par un ami commun, Daniel Guillaume, les pasteurs A. Maret, de Lausanne et A. Hunziker, de Genève, ont également pris les premiers contacts, fin 1957, avec une assemblée sans berger, à Lyon Villeurbanne. Avec l'aide de leur collègue de l'E.E.R. de La Chaux-de-Fonds (alors H. Heytens), ils ont assuré, durant plusieurs mois, les cultes de cette église naissance rassemblée autour de quelques fidèles anciens, dont M.H. Cellerier. Devenue « Eglise Evangélique de Réveil », cette très vivante communauté, principalement sous le ministère infatigable et béni du pasteur C. Stalin, a essaimé avec une constance remarquable. En 1984, tout en demeurant « L'Association légale des Eglises Evangéliques de Réveil françaises », les assemblées sœurs d'Outre-Jura ont été reçues dans la « Fédération des Eglises Protestantes de France ». Nos contacts mutuels enrichissants sont maintenus par des pastorales, des retraites ou des conventions communes. Une fois par année, les pasteurs des E.E.R. se rencontrent pour les échanges, l'étude et la prière avec les membres de la Fédération des Eglises et Communautés charismatiques ou pentecôtistes de la Suisse entière.

Nous devons conclure. Mais au risque de blesser sa modestie, on ne peut passer sous silence le ministère de fidélité, de disponibilité, de discrétion et de gentillesse de Mme Betty Hunziker. A vingt ans, en 1937, elle eut le courage d'épouser un jeune pasteur sans fortune et sans ressources garanties. Dès lors et tout au long des nombreuses années, elle a su écouter, conseiller, visiter, fleurir, écrire des milliers de « cartes d'anniversaire », soutenir « contre vents et marées » le ministère de son mari si souvent absent en réunions, en comités, en missions ici ou là, en Suisse ou à l'étranger. Et tout cela en élevant deux enfants et en chérissant son mari. On dit qu'un homme trouve son paradis ou son enfer dans la femme qu'il épouse. C'est un propos outrancier, mais parfois mutuellement vrai. Et c'est catastrophique quand le côté négatif se produit, même dans une moindre mesure, à l'intérieur d'un foyer pastoral. Le pasteur Hunziker, lui, a reçu de Dieu l'inestimable cadeau d'une compagne douce et paisible qui a été le support combien précieux et indispensable de son ministère. Tous deux ont de « longs et beaux souvenirs communs » et ils sont reconnaissants de la « grâce fragile » de pouvoir vieillir ensemble.

Remarques et espoirs

Au cours de notre trop rapide survol, nous avons été contraints de nous souvenir des durs combats qu'ont dû livrer ceux qui, autrefois, ont choisi d'être fidèles à l'enseignement de la Bible. Il ne nous était pas possible de le faire sans mentionner les interdictions de lire ou de posséder la Bible ou encore en voilant certains commentaires douloureusement dépréciatifs concernant les Saintes Ecritures. Aujourd'hui, nous bénissons Dieu d'avoir été les témoins d'un lent revirement qui date du début de notre siècle. Sous son pontificat, Benoît XV écrit, le 8 octobre 1914 : « Nous désirons beaucoup que les Evangiles soient largement répandus, mais encore et c'est un de nos vœux les plus chers, que les familles chrétiennes prennent l'habitude de lire, de méditer ces très saints livres chaque jour, afin d'apprendre de la sorte à vivre saintement et à plaire à Dieu en toutes choses ». Ce lent retour à la Bible, sinon à son autorité, a été perçu dans certaines affirmations importantes de Vatican II. Nous nous plaisons à relever une citation de la constitution du Dei verbum » (de la révélation divine) : « L'Eglise affirme avec constance et fermeté que les quatre Evangiles, dont elle atteste sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus, le Fils de Dieu, pendant qu'Il vivait au milieu des hommes, a réellement fait et enseigné en vue du salut éternel, jusqu'au jour où Il fut enlevé au ciel. Outre les quatre Evangiles, le Nouveau Testament comprend aussi les épîtres de saint Paul et d'autres écrits apostoliques rédigés sous l'inspiration du Saint-Esprit. Ces écrits, en vertu d'un dessein divin plein de sagesse, confirment ce qui est dit par ailleurs du Christ Seigneur ; ils mettent sa doctrine authentique de mieux en mieux en lumière, proclamant la force salutaire de son œuvre divine, font connaître aux hommes l'histoire des débuts de l'Eglise et de sa merveilleuse diffusion, et annoncent par avance sa glorieuse consommation à la fin des temps ». Ah ! si seulement la Bible était entièrement libérée du boisseau du « Magister et de la Tradition », quelle lumière ne diffuserait-elle pas dans et au travers de l'Eglise Catholique Romaine !

Une autre déclaration du Concile sur « La Liberté religieuse à la lumière de la Révélation » a sans doute mis officiellement fin à la malheureuse et sectaire affirmation : « Hors de l'Eglise Catholique Romaine, point de salut ! ». Ces réformes, comme toujours, n'ont pas été engendrées par la seule réflexion du clergé, mais bien par l'avant-garde des fidèles qui se sont mis à lire la Bible, lieu de rencontre avec Dieu et avec Sa Vérité.

On comprend dès lors que les « Intégristes » qualifient Vatican II de « luthérianisme » et dénie le droit à « la liberté d'examen et de conscience ». mais, parce que Dieu le veut, la Bible continuera son œuvre de réforme et cela ne peut que nous réjouir.

De leur côté, les protestants de Genève célèbrent en 1986 le 450^e anniversaire de la Réforme dans notre Cité. A cette occasion, c'est bien la Bible et son message évangélique qui seront reconnus comme « seuls instruments de réforme personnelle et collective ». Or, il doit être bien entendu que la réforme, comme tout ce qui vit, ne peut que progresser ou dépérir d'inanition. C'est l'évangile de la Bible, éclairé et « énergisé » par le Saint-Esprit, qui conduira encore l'Eglise de Genève, nous en sommes convaincus, vers les développements qu'elle souhaite. Notre soutien dans la prière, en vue de ce devenir, lui est humblement mais fraternellement signalé. De même, nous saluons l'action du Saint-Esprit dans les communautés évangéliques de notre Cité qui, comme nous, sont pareillement « en devenir ». Béni soit le lien qui nous unit en Christ ! Et qu'il se manifeste de plus en plus !

Et maintenant ?

Et maintenant passe le temps, passent les hommes. Mais demeure LA BIBLE, cette unique Parole de Dieu, à laquelle il ne faut « rien ajouter ni retrancher ». Elle est la seule autorité dirigeante et l'indispensable lumière sur tout chemin montant vers LA Rencontre promise.

« SOUVIENS-TOI » rappelions-nous au début de notre entretien. Oui, souviens-**toi** de la longue route parcourue depuis tant de siècles par ceux qui ont choisi d'obéir, selon leurs dons et leurs appels différents, à Dieu et à Sa Parole immuable. Sur cette voie royale, notre étape commune de quelques décennies est infiniment modeste, en vérité. Elle nous a cependant permis, à nous, « fils » de la Réforme et « petits-fils » parmi d'autres du « Réveil du Pays de Galles », d'établir un témoignage qui a été et demeure notre raison d'être :

Démontrer que l'on peut croire au « Plein Evangile » et le pratiquer sans être ni fanatique ni sectaire.

Nous disions en exorde que « l'on ne sait guère où l'on va quand on ne sait pas d'où l'on vient ». Maintenant que notre passé a été quelque peu éclairé, quel sera notre avenir ? Grâce à Dieu, il ne dépend en aucune façon d'un homme, mais d'une fidélité à la vocation reçue : annoncer et pratiquer le « Plein Evangile ». Comme dans une course de relais, passons donc intact « le témoin » remis par ceux qui nous ont précédés. Et poursuivons la course, « Bible en main ». Après les oppositions du début, rendons grâce à Dieu en constatant que le message du « Troisième Réveil », du « réveil charismatique », a pénétré bien des communautés et paroisses de notre région et d'ailleurs. Nous sommes convaincus que de très fructueux contacts pourraient et même devraient se développer, et ainsi rapprocher ces « brandons ou braises de réveil » que nous sommes séparément, nous « charismatiques évangéliques ». Qui sait si ce n'est pas là la voie vers un nouveau et nécessaire « Réveil » ? Car, n'est-il pas évident que Genève, une fois de plus, comme notre Romandie, ont grand besoin d'un vrai « Réveil » par l'action puissante du Saint-Esprit ? Du Saint-Esprit convaincant de péché, démontrant la grâce salvatrice en Jésus-Christ, guérissant les corps, les âmes, les vies et redonnant une animation enthousiaste et un sens à une existence de ceux qui se perdent faute de ce salut. La dernière chose que nous aimerions remarquer, c'est l'importance et le rôle déterminant DES JEUNES, dans **tous** les réveils, quand ils savent prendre leur place avec sérieux dans la vie d'une communauté. Et qu'ils discernent et se gardent disponibles pour l'essentiel, attentifs aux conseils des anciens et soutenus par leurs prières et leurs encouragements.

ET MAINTENANT, qui répondra ? Car :

La voix de Christ nous appelle ;
Il est temps de s'éveiller :
« La moisson est vaste et belle !
Qui veut pour moi travailler ? »
C'est ton Sauveur, ô mon frère,
Dont l'appel s'adresse à toi.
Réponds-lui, d'un cœur sincère :
« Me voici, Maître, prends-moi ! »

(Ailes de la Foi : N°347, v.1)

Que pas un ne fasse défaut !
La puissance de Dieu, par Jésus-Christ,

S'accomplit sans faute au travers
De la faiblesse s'ouvrant au souffle
De l'Esprit dont le Fruit est l'Amour !

ALLELUIA ! COURAGE ! AMEN !

Listes des ouvrages consultés et parfois cités

La Bible

La Bible (Comte Agénor de Gasparin)

Adèle Pélaz (Alice van Berchem)

Archives du Journal de Genève (Bibl. Publ. Univ. Genève)

César Malan (G. Sabliet)

Le Chrétien Evangélique 1861-1885 (Revue)

Comment la Bible est-elle la Parole de Dieu ? (Henri de Worm)

Des racines théologiques du Mouvement de Pentecôte

(Thèse de licence en théologie du pasteur D. Brandt)

Encycopaedia Universalis

Genève protestante en 1831 (Labor et Fides)

George Jeffreys, man of God (Albert W. Edsors)

Henry Dunant (G. Mützenberg)

Histoire de Genève (René Guerdan)

John William de la Flèche (Dictionary of National Biography)

La nuée de témoins (Wilfred Monod)

Mit folgenden Zeichen (L. Steiner)

Le Pentecôtisme au pays de Voltaire (G. R. Stotts)

Quand l'Esprit descendit (James A. Stewart)

Rome face à l'Eglise (A. Antomarchi)

Salle de la Réformation (Bibl. Publ. Univ. Genève)

Salle Centrale (idem)

Une Armée en marche (Armée du Salut)

Une famille du Refuge (B. Biéler)

Wesley (W. H. Guiton)